

revue de presse [extraits]

Les dériveurs

Entretien croisé avec
Évelyne Lonchamps,
Aline Macllet,
Corinne Pontier
et Gilles Guégan,
quelques-uns des artistes
associés du groupe
Ici-Même [Gr.]

Corinne → Comment échapper aux « enclavements » de pensée et de territoire? Pour raconter l'hiver en Oisans, après avoir échangé de manière intuitive avec plusieurs de nos interlocuteurs et une série d'arpentages en juillet 2017, le centre départemental d'entretien routier s'est imposé, car sans cette activité, sans ces hommes qui déneigent les routes nuit après nuit, il n'y a tout simplement plus de voies de communication (ni de sports d'hiver d'ailleurs). **Gilles** → Ce centre est un nœud de redistribution, et nous affectionnons particulièrement ces plateformes de travail en horaires continus – plateforme de tri du courrier, hôpital, gare, marché de gros – qui sont essentielles pour la communauté, mais qui demeurent pourtant largement invisibles. **Aline** → Cet espace de travail définit bien ce territoire de l'Oisans, en donne une lecture singulière. Il symbolise parfaitement l'hiver, mais un hiver de fond de vallée, un hiver de travail et non pas de loisirs. **Évelyne** → Et ce centre n'est pas un espace public, mais possède une fonction publique, et notre propos est de le révéler publiquement. **Corinne** → Intervenir dans une entreprise en activité nécessite de construire un espace-temps côte à côte de deux collectifs au travail : l'équipe du centre d'entretien et les artistes d'Ici-Même, et ce cheminement parallèle, ce frottement, favorisent l'émergence d'un récit nouveau, d'une convergence de propos. **Évelyne** → On se fait adopter. On se fait comprendre. Ils aiment leur métier et nous aussi, ils ont le sens du commun, sont au service des autres et cela nous rassemble. Le fait que des artistes, dont des femmes, soient présents avec eux à 3 heures du matin à bord des sauteuses et des engins a été pour beaucoup dans la réussite de l'expérience, dans la légitimité de notre présence. **Aline** → Nous dormions sur place, dans les chambres réservées aux saisonniers, et cela nous a permis d'épouser le rythme de la plateforme, de comprendre son fonctionnement et de nous faire comprendre. **Corinne** → Nous faisons peu d'images depuis des années, mais nous travaillons en revanche toujours sur l'environnement sonore; cette approche plus discrète permet que, petit à petit, la confiance s'installe. Nous n'arrivons pas en prédateurs avec une caméra et des projecteurs, et cette discrétion explique sans doute que l'expérience soit acceptée, puis partagée avec eux. **Gilles** → Nos promenades laissent une grande place à l'improvisation. Elles n'ont jamais de but prédéfini. Ce que nous recherchons, c'est la rencontre et l'expérience partagée. Elles nécessitent de la lenteur, de la retenue, de l'écoute. **Corinne** → La plupart de nos enregistrements ont été réalisés dans les chasse-neige alors que les voix

Tombe la neige

Performance
Ici-Même [Gr.]
Centre d'entretien
routier du
Bourg-d'Oisans
→ 19 et 20 janvier
2018



des chauffeurs commentent le paysage, repèrent les obstacles, notent les risques d'éboulements. L'accumulation de toutes ces voix d'hommes enregistrées à bord et de nuit, redistribuées dans le grand garage formait un grand chocur/corps vocal... Une approche du geste par le son des voix, leur timbre, leur grain dans le bruit du travail. Car ce projet se caractérise par un gros travail d'écriture et de sonorisation des lieux, espace par espace. **Aline** → Cette improvisation entre les sons réels et les sons recomposés est intéressante. Le centre aurait dû être calme durant le week-end, mais comme il neigeait fortement, l'urgence a imposé une forte activité, un mouvement incessant des engins à inclure dans notre partition. Les diffusions de nos fragments sonores préparés et les sons produits par les activités réelles se sont superposés, recomposant les ambiances et troublant l'écoute du public. **Évelyne** → Le visiteur est invité à fermer les yeux et à se laisser guider par la main d'un(e) inconnu(e), à s'abandonner à une expérience inhabituelle de marche. **Corinne** → C'est une rencontre corps à corps qui affecte chacun, celui qui guide et celui qui est guidé, et ce trouble permet d'accepter et d'accorder nos émotions. **Aline** → Nous tentons de constituer un grand corps collectif en mouvement. C'est une chorégraphie/composition « instantanée » avec le lieu et ses mouvements, les gens qui y travaillent et bien sûr avec les visiteurs, le public. Le guidé est mené par un jeu discret de mouvements de la main de celui qui guide, peau à peau. Embarqué dans une écoute guidée minimale, consentie, à peine portée... Puis le guidé est re-déposé dans son autonomie. Cet aller-retour entre abandon et autonomie, disparition et invisibilité participe de l'émotion générale de l'expérience. **Corinne** → L'abandon à la marche avec les yeux fermés permet une révélation. On ressent plus finement son corps, ou la texture des murs, ou la qualité de l'air, ou la température... **Évelyne** → Au-delà de ce rapport entre le guide et le guidé, ce duo entre aussi en relation avec les employés au travail qui observent, puis modifient leurs gestes. L'attitude de chacun change, s'affine, se fait plus accueillante. **Gilles** → *Tombe la neige* est une représentation tactile du réel, une représentation renouvelée d'un territoire et des individus qui le constituent. **Corinne** → C'est une traduction intuitive, une expérience temporaire qui est partagée. Ce territoire en plein hiver est un paysage de western où les conducteurs des engins de déneigement enfourchent leurs montures pour dompter le paysage.



À OREILLE NUE

Le fin mot de l'histoire, ou plutôt le commencement de tout, serait donc « l'écoute ». Ce à quoi nous convient les artistes, c'est à tendre l'oreille, à nous attarder sur ces environnements sonores qui nous entourent, emplis de bruits mais aussi de paroles et de voix, ces sons que nous produisons nous aussi, souvent sans même en avoir conscience. Que la fanfare s'impose par ses cuivres, que le casque masque certains bruits, que les haut-parleurs nous inondent, quand tout s'arrête, quand le silence retombe, alors, le drône urbain, ce bruit de fond de la ville, mixage permanent de la circulation automobile, des ventilateurs et climatiseurs, se rappelle à nous. Juste le temps pour nos oreilles de s'y habituer et de l'occulter de nouveau. Et nous occultons en permanence quantité de bruits et de sons, soit car ils sont difficilement perceptibles, soit parce que nous n'y prêtons pas attention, voire parce qu'ils nous dérangent. Les artistes viennent perturber cette éclipse auditive en nous ré-ouvrant les oreilles, en stimulant notre attention diminuée.

Les Electrical Walks, « promenades électriques » de Christina Kubisch, artiste sonore allemande, commencées dès 2003, font par exemple entendre, au moyen de casques préparés, les interférences électromagnétiques que nous côtoyons au quotidien sans le savoir. Néons de panneaux publicitaires, antennes, caméras de surveillance, systèmes de radar, autant d'éléments du mobilier urbain qui émettent ces interférences que l'artiste nous dévoile. Le plasticien Pierre-Laurent Cassière a conçu le *Schizophone* (2006), prototype de casque de désorientation entre sculpture et prothèse acoustique. Les cônes positionnés sur les écouteurs du casque bouleversent la perception stéréophonique mais aussi l'orientation, gouvernée par nos oreilles. Dans l'espace public, le *Schizophone* rappelle à son utilisateur combien son sens de l'audition est mobilisé dans ses déplacements, son rapport à l'espace et régit profondément son comportement.

De tels appareils de perception auditives ont aussi été travaillés par le plasticien Baudouin Oosterlynck avec ses prothèses pour bien-entendants. Michel Risse, lui, recourt à un stéthoscope dans *Les chantiers de l'O.R.E.I.*, L'Organisation des Recherches sur les Environnements Invisibles (2009), pour sensibiliser les

Ci-contre : *Le Schizophone* de Pierre-Laurent Cassière, exposition Electrified 02 : Hacking public Space au SMAK à Gand (Belgique) en 2010.

spectateurs aux phénomènes « paléophoniques », des sons conservés par les matériaux. Tous ces dispositifs qui activent nos pavillons ont un double effet commun : ils activent notre ouïe et, simultanément, nous font prendre conscience de l'acte perceptif en cours. Entendre et se sentir entendre.

La notion d'écoute convoque inévitablement la figure tutélaire de John Cage. La plus grande invention de Cage, dont Arnold Schönberg dit qu'il n'était pas un compositeur mais un inventeur de génie, « n'est pas le piano préparé » mais « de grandes oreilles toutes neuves¹⁶⁰ » estime Makis Solomos. Son œuvre culte *4'33"* incarne la puissance de sa pensée. Au-delà du choc provoqué à l'époque, qui propulse le compositeur, à raison, dans la catégorie des avant-gardistes, les quatre minutes et trente-trois secondes de silence qu'il propose, le 29 août 1952, au public du Maverick Concert Hall de Woodstock dans l'État de New York, ont radicalement bouleversé la musique. Alors que Luigi Russolo cherche à musicaliser les bruits, John Cage positionne la musique du côté du récepteur. Il confie à l'écouter le pouvoir de faire musique à partir des bruits.

Le silence de *4'33"* n'en est d'ailleurs pas un : il est rempli des sons de la salle où a lieu le concert et la musique est précisément là, aux oreilles du compositeur américain. D'où sa phrase devenue si célèbre : « Je n'ai jamais écouté un son sans l'aimer, le seul problème avec les sons, c'est la musique. » Comme le met en évidence Makis Solomos, Cage procède à une recentrement sur l'écoute. « Parce qu'ils sont déjà musique, les sons nous suffisent, à condition que nous en prenions conscience, c'est-à-dire que nous sachions (les) écouter¹⁶¹. » Ce recentrement ne déçoit pas le compositeur de sa posture car il reste celui qui en propose un cadre de déclenchement.

Dans le cas de *4'33"*, ce cadre est des plus classiques et totalement inféodé au rituel de la musique : une salle de concert, un pianiste (David Tudor) et un piano, un horaire de convocation et même une partition, sur laquelle figurent les chiffres romains I, II et III pour les trois mouvements principaux et le mot « *tacet* », terme latin indiquant à un instrumentiste qu'il doit rester silencieux. Ce cadre conventionnel explique aussi la force du geste — celui de ne pas jouer — et la disruption totale qu'il engage. Avec *4'33"*, John Cage s'est mu en un auteur de l'écoute. La musique ne dicté plus une réception d'esthète qui doit décoder et interpréter. Elle a été déplacée dans l'acte de réception qui exige du public de se rendre disponible.

* * * * *

160. Makis SOLOMOS, *op. cit.*, p. 174.

161. *Idem*.

Cette disponibilité passe par le silence, dont l'expérience a été décisive pour le compositeur. Il a eu l'occasion de raconter le choc que fut sa visite d'une chambre anéchoïque¹⁶² en 1951, à l'université de Harvard. Alors qu'il s'attend à expérimenter un silence total, le compositeur entend deux sons, celui de son système nerveux et celui de la circulation de son sang. « La célèbre 4'33" rend compte, musicalement, remarque Makis Solomos, de cette expérience où, par l'intermédiaire du silence ainsi défini, l'écoute est ce qui permet d'accueillir tous les sons possibles¹⁶³. » L'invitant à procéder à un tel accueil, John Cage confère au spectateur une immense responsabilité, celle d'exercer une écoute active, libre, débarrassée de toute idée préconçue quant à ce qui ferait musique ou non. Il l'enjoint à devenir lui-même producteur de sens.

Yeux grands fermés

Si l'on a eu l'occasion de souligner combien, dans de nombreuses propositions artistiques, le visuel et le sonore sont étroitement articulés, voire indissociables, l'écoute est toujours, dans une certaine mesure, en compétition avec la vision. Et c'est peine perdue car, d'un point de vue cognitif, l'ouïe est l'éternelle seconde. Comme le détaille Daniel Deshays, « devant une production sonore associée à la visibilité de l'origine de sa source, l'œil l'emporte toujours sur l'oreille dans la chronologie de la perception¹⁶⁴ ». Le cerveau traite plus rapidement les données fournies par l'œil que celles fournies par l'oreille, cette dernière semblant condamnée à valider, contredire ou compléter. Cette « règle de confirmation ou d'infirmité du visible par le son¹⁶⁵ » explique sans aucun doute en partie la primauté du visuel sur le sonore — renforcée par une culture occidentale visuelle surdéveloppée et une focalisation historique de l'écoute sur la musique. Cette primauté explique aussi l'intensité de l'écoute acousmatique, qui en privant l'auditeur d'une source visuelle, propulse l'ouïe au premier plan. Que faisons-nous d'ailleurs spontanément quand nous souhaitons nous concentrer sur notre audition ? Nous fermons les yeux.

162. Une chambre anéchoïque se caractérise par des parois qui absorbent les ondes sonores ou électromagnétiques. Ces chambres, dans lesquelles il n'y a pas d'écho, sont utilisées pour mesurer des ondes acoustiques ou électromagnétiques dans des conditions dites de champ libre, c'est-à-dire en l'absence de composantes ayant subi une réverbération sur des parois.

163. Makis SOLOMOS, *op. cit.*, p. 179

164. Daniel DESHAYS, *Pour une écriture du son*, *op. cit.*, p. 22.

165. *Ibidem*.

C'est exactement ce que les membres du collectif Ici-Même [Gr] ont fini par faire. Dans les années quatre-vingt-dix, alors que l'image vidéo commence à être omniprésente dans le spectacle vivant, du fait, notamment, d'une plus grande accessibilité des vidéo-projecteurs, les artistes du collectif en viennent à progressivement supprimer l'image, alors qu'ils travaillaient jusqu'alors avec des caméras et des projecteurs super 8.

Corinne Pontier, directrice artistique, évoque « un long chemin d'épuration » et un « vrai sens politique » dans cet abandon qui visait à « échapper à la domination¹⁶⁶ » visuelle. Cette focalisation sur le son n'est pas le fruit d'une décision soudaine mais bien davantage d'une maturation au long cours. La dimension sonore était présente depuis longtemps dans le travail d'Ici-Même [Gr], déclinée en des formes et des protocoles variés. Les membres du collectif, venant d'horizons artistiques et disciplinaires divers, manipulent quantité d'appareils sonores — Revox, dictaphones ou magnétophones à cassettes. Corinne Pontier fait, elle, de la prise de son en autodidacte depuis qu'un magnétophone à bande lui a été offert pour ses 18 ans. Elle trouve dans cette pratique un moyen d'écouter mieux, autrement, et de partager les découvertes faites lors de ses « enquêtes auditives¹⁶⁷ ». À l'orée des années deux-mille, Ici-Même [Gr] affine un travail d'arpentage des lieux et territoires, dans une logique d'épuisement à la Georges Perec. Les outils de captation sonores leur sont utiles pour chercher et mettre en partage leurs trouvailles.

En 2002, le cycle *Ici e(s)t Ailleurs* est une étape cruciale. Trois résidences de territoire à Port-Saint-Louis-du-Rhône, accueillies par le Citron jaune, lieu de fabrication de la compagnie Ilotopie, et un voyage de trois semaines dans leur propre ville, à Grenoble, produit par le Cargo, sont l'occasion d'expérimenter une multitude de protocoles et de techniques d'entrée en contact avec les habitants, ainsi que de mise en découverte et récit des lieux. Pour le collectif qui cultive une certaine discrétion, et cherche à déceler les logiques invisibles d'occupation de l'espace public, les forces en présence dans la ville et la poésie de l'ordinaire, le son constitue un médium d'infiltration et de retranscription idéal. À Port-Saint-Louis-du-Rhône, ils proposent des massages d'oreilles, des points d'ouïe — pour écouter l'autoroute ou un poteau électrique chantant — et utilisent à l'occasion des casques fermés pour filtrer l'environnement acoustique. De façon concomitante, la marche prend une place grandissante dans leur travail.

• • • • •

166. « Qu'y a-t-il de plus beau qu'un son de chantier? », entretien avec Corinne PONTIER et Michel RISSE, propos recueillis par Anne GONON, *op. cit.*, p. 10.

167. Entretien réalisé le 12 janvier 2016.

Rétrospectivement, Corinne Pontier estime que, dans tous ces « outils de rencontre avec les territoires », le son occupait déjà une place centrale, comme moyen de « permettre une meilleure attention et trouver des trouées dans le voile acoustique¹⁶⁸ » de l'environnement sonore. Se débarrasser de l'image prédatrice, de la primauté de la vision, au profit d'une concentration sur la matière acoustique conduit à une interrogation renouvelée de notre rapport à l'environnement. Qu'entendons-nous? Comment se mettre en écoute? Sur quelle base rencontrer un territoire et ceux qui l'habitent?

En 2004, ces enjeux et ces pratiques se cristallisent dans le dispositif des *Concerts de sons de ville*. Le spectateur-auditeur part en promenade les yeux fermés, guidé par un membre du collectif qui le tient délicatement par le bras. Ces *Concerts de sons de ville*, au titre en forme d'hommage à Russolo et Murray Schafer, s'avèrent d'une richesse artistique insolente, au regard de l'apparente sobriété de leur dispositif. La notion d'écoute s'y voit déclinée au sens propre comme au sens figuré. Au sens propre, les yeux clos déplacent la perception de l'ordinaire sonore et permettent une focalisation sur la matière acoustique. Dans une logique très cagienne, Ici-Même [Gr] confie à l'auditeur le pouvoir de composer une partition dont il sera l'unique détenteur, appliquant à la lettre son idée selon laquelle tout son peut devenir au musique aux oreilles de celui qui l'écoute en tant que telle. En fonction des origines et cultures de chacun, les interprétations et les appropriations varient, focalisant sur la dimension musicale, sur la perspective spatiale, sur l'expérience sensorielle...

Arrangeurs du réel sonore

Écoute acousmatique par exemple, les *Concerts de sons de ville* ouvrent une fenêtre spatio-temporelle pendant laquelle le spectateur-auditeur devient « extratendant¹⁶⁹ » et, bientôt, extralucide, au sens où sa clairvoyance est démultipliée, et non au sens ésotérique. Une autre facette du monde s'offre à lui. Au sens figuré, l'écoute désigne aussi l'état de disponibilité et de confiance qui s'instaure entre le guidé et son guide. Passé un temps d'adaptation, marqué du sceau de la peur principalement causée par le trafic automobile qui révèle tout son danger et sa menace une fois les yeux clos, le guidé navigue au contact léger de la main du guide sur son bras.

168. *Idem.*

169. Le terme est emprunté à la compagnie, dans un dossier de présentation des *Concerts de sons de ville* datant de 2012.

Outre le son, omniprésent, une multitude d'éléments façonnent une expérience pluri-sensorielle : la lumière qui filtre à travers les paupières, la sensation décuplée du contact au sol (les trottoirs ou les changements de revêtements passent du statut d'obstacles à celui de sources de renseignements sur les espaces traversés) ou encore la température de l'air et l'éventuel vent qui caresse la peau. Les membres d'Ici-Même [Gr] ont par ailleurs recours à des outils de distorsions et de révélations, des casques fermés de chantier et des petits systèmes de diffusion (dictaphones, mini-enceintes) ou des objets sonores prennent, par moments, le relais de l'écoute à oreille nue, proposant une spatialisation sonore artisanale, des augmentations ou des déformations sonores.

Comme de multiples propositions artistiques évoquées, les principes de décontextualisation, de synchronisation ou désynchronisation et d'illusions sonores sont alors à l'œuvre. Dans le cas présent, ils confortent la puissance de l'écoute pure, à l'oreille nue.

Instruments ou machines inédites, casques ou transats, haut-parleurs, stéthoscopes ou applications géolocalisées... Le paysage de la création musicale et sonore dans l'espace public est un monde de dispositifs et d'innovations technologiques. Pendant deux minutes, quatre heures, toute une nuit, plusieurs jours ou semaines, de façon pérenne ou totalement éphémère, des spectacles, interventions et installations proposent aux spectateurs des expériences sonores dont l'inventivité n'a guère de limite. Le son permet tout, ses technologies sont en évolution permanente — souvent accélérée par les artistes qui bricolent, inventent et perfectionnent leurs propres outils. La création sonore est une galaxie de dispositifs et d'appareillages. Y répond une multitude de figures écoutantes : spectateur, visiteur, marcheur ou encore utilisateur.

Qu'y a-t-il de commun entre le public lové dans les chaises longues d'*À l'ombre des ondes* (2012), siestes audio-parlantes du duo Kristoff K.Roll, celui du *Concert de public* de Pierre Sauvageot (2003), initié à la musique concrète grâce à des objets aussi sonores que banals (une feuille de papier, un sac en plastique ou des clochettes), et les auditeurs des fictions géolocalisées de l'application *Sur les Bancs* ou d'une des balades sonores de *Parcours*, collection de documentaires de création à écouter au casque, initié par *Radio Campus Besançon*? Les artistes s'adressent à leurs oreilles en extérieur, pour une expérience d'écoute *in situ* qui joue bien souvent du dialogue avec les sons natifs de l'environnement.

Au regard de ces multiples propositions, les *Concerts de sons de ville* mettent en lumière la radicalité du geste d'écoute à l'oreille nue. Une radicalité qui s'inscrit dans le sillage de la série *Listen* du percussionniste américain Max Neuhaus.

En tant que musicien, Max Neuhaus a été marqué par l'influence de John Cage, d'Edgar Varèse et de Luigi Russolo, par leurs tentatives d'intégrer les sons et bruits du quotidien dans la musique. Mais, remarque-t-il dans un texte consacré à *Listen*, il a fini par douter de « l'efficacité de la méthode¹⁷⁰ ». « La plupart des membres du public semblaient plus impressionnés par le scandale que par le son, et peu d'entre eux se montraient capables de transformer l'expérience en une nouvelle perception des sons de leur quotidien¹⁷¹. » L'artiste en vient à une idée d'une grande simplicité et dont l'évidence paraît, rétrospectivement, totale : « Pourquoi limiter l'écoute à la salle de concert ? Plutôt que d'importer ces sons dans la salle, pourquoi ne pas tout simplement emmener le public dehors — une démonstration *in situ*¹⁷² ? »

En 1966, quatorze ans après *4'33"*, Max Neuhaus prend John Cage au mot. Il donne rendez-vous à un petit groupe d'amis à l'angle de l'avenue D et de la 14^e rue ouest à Manhattan. Il marque sur leurs mains le mot « *listen* » au tampon encreur et commence à marcher avec eux, vers l'East River. Il reproduit ce protocole à plusieurs reprises, jusqu'en 1976, et créera par ailleurs des installations sonores dont certaines pour l'espace urbain.

Avec *Listen*, Max Neuhaus se libère des conventions musicales pour privilégier une écoute focalisée sur la matière acoustique, ce qu'elle révèle physiquement des espaces, de leurs topographies, mais aussi de leur occupation et des activités sociales et humaines qui s'y déroulent. *Listen* transforme ses écoutants en compositeurs, parachevant le recentrement sur l'écoute prôné par Cage. Ils composent en partant en quête des qualités sonores et acoustiques intrinsèques des bruits du monde, sans pour autant chercher à en faire de la musique. Et ils composent en mettant en cohérence différentes parties. Ils procèdent à un arrangement, notion qui renvoie à l'ouvrage de Peter Szendy *Écoute, une histoire de nos oreilles*¹⁷³. Dans ce passionnant essai, le philosophe livre une histoire de notre écoute de la musique. Partant de l'hypothèse que « les œuvres configurent en elles-mêmes leur réception, leur appropriation possible, voire leur écoute », il opte pour une perspective historique et retrace « la genèse conjointe et interdépendante d'une certaine idée d'œuvre et d'un certain régime d'écoute qui lui répond¹⁷⁴ ».

170. Texte en ligne sur le site personnel de l'artiste : <<http://www.max-neuhaus.info/soundworks/vectors/walks/LISTEN>> (traduit par l'auteur).

171. *Idem*.

172. *Idem*.

173. Peter SZENDY, *Écoute, une histoire de nos oreilles*, Les éditions de Minuit, Paris, 2001.

174. *Idem*, p. 24.

Une écoute libre et personnelle

Dans une enquête fourmillante sur l'émergence des droits d'auteur et des droits d'auditeur, Peter Szendy raconte comment les œuvres musicales ne seront considérées en tant que telles qu'à partir du XVIII^e siècle et éclaire, en parallèle, l'émergence du statut d'auditeur. Il accorde une place cruciale à la figure de « l'arrangeur » qui signe « avant tout une écoute¹⁷⁵ ». Selon lui, l'arrangement est « le paradigme d'un rapport critique et actif aux œuvres¹⁷⁶ ». Et alors que l'évolution des formes musicales a transformé les auditeurs, il passe au crible la figure du DJ qui ouvre une nouvelle ère, « celle où production, reproduction et réception tendent à se confondre¹⁷⁷ ». Faisant référence à la célèbre phrase de Marcel Duchamp — « Ce sont les regardeurs qui font les tableaux » — Szendy défend l'idée que, grâce à l'évolution considérable de leur écoute, de plus en plus médiatisée et appareillée, les écouteurs font désormais la musique.

La série *Listen* de Max Neuhaus et l'extrapolation de la théorie de Peter Szendy hors du champ musical éclairent le geste d'écoute mis en scène par Ici-Même [Gr] dans *Les Concerts de sons de ville*. Alors que de nombreuses créations proposent aux auditeurs, via des dispositifs et des appareillages, un arrangement *in situ*, mêlant le déjà-là sonore et une bande-son ou une musique conçue plus ou moins spécifiquement, le guide des *Concerts de sons de ville* offre un cadre pour que le guidé devienne lui-même l'arrangeur du réel sonore qui l'entoure. En faisant de nous des arrangeurs, la création d'Ici-Même [Gr] agit à plusieurs niveaux : exacerbation de notre attention, bouleversement de notre régime sensoriel, activation de notre capacité à signer une écoute libre et personnelle.

175. *Idem*, p. 53.

176. *Idem*, p. 57.

177. *Idem*, p. 91.

Quelle vision de la création pour la décennie à venir ?

Pour les dix ans de *Stradda*, voici un aperçu des interrogations qui agissent les professionnels.

● PROPOS RECUEILLIS PAR CAROLINE CHÂTELET

Corinne Pontier directrice artistique d'Ici-Même (Grenoble).

« Si je veux être optimiste, je dirais que nous pourrions continuer à construire la conversation publique ! Éclairer des démarches d'artistes discrètes, difficiles à capturer par les médias, et qui ne rempliront pas les albums photo des réussites culturelles de demain. Ne pas construire et aménager trop vite, repérer les déjà-là. Se prendre dans la face les espaces publics traversés aussi par nos ennemis idéologique et ne pas fuir les conversations. Travailler avec. Trouver des principes humanistes et/ou philosophiques nous permettant de nous retrouver. Conserver des invisibilités pour permettre des recherches utiles à plus tard, en "connectique manuelle" avec les usagers et dans l'humeur joyeuse de faire œuvre commune : tels sont les enjeux de demain. »

Phia Ménard directrice artistique et interprète de la compagnie Non Nova.

« Difficile de penser à l'avenir sans être tentée de dresser un bilan succinct... La culture est devenue un produit marketing. Le cirque, comme d'autres arts, est emmuré dans des questions liées à la rentabilité, plus qu'à une démarche de questionnement des formes. Les politiques ultra-libérales broient l'humanité au nom d'une mondialisation orchestrée version Chicago Boys. Le divertissement atteint des sommets ! Il est à espérer que le dégoût pour ces formes mercantiles adviendra et qu'elles seront remplacées par des propositions sensibles et intelligibles, sans compromis. Que les choses aillent mieux dépend-il des artistes ? Évidemment non, mais ils se doivent de créer un contrechamp de résistance. Certaines des solutions résident dans l'échange plus que dans la concurrence. Elles naîtront du partage des pensées et des points de vue plus que la polémique, mais, surtout, de la conviction des politiques que les arts et l'éducation sont nécessaires à une société meilleure. »

Yveline Rapeau

directrice du Cirque-Théâtre d'Elbeuf et de La Brèche, pôles nationaux des arts du cirque de Normandie

« Outre une montée en puissance des femmes, qui signent des œuvres fortes, singulières, c'est à un cirque décomplexé, omnivore, qui se développe sur le plan des esthétiques et des écritures, que nous avons affaire. Les circassiens se nourrissent de la danse, du théâtre, des arts plastiques, des formes performatives, de la possibilité d'écrire pour des espaces (ou des formats) non conventionnels, en revendiquant leurs origines. Affranchis de leurs modèles, rendus de plus en plus nomades par leur implication dans divers projets, ces artistes tissent simultanément de nombreuses collaborations et démultiplient les angles de travail. Quant à l'apparition récente des auteurs de cirque, elle favorise la porosité entre les mondes de la salle et de l'espace public. »

Mark Etc artiste associé au Théâtre Brétigny, scène conventionnée du Cœur d'Essonne

« Quatre voies :

- la voie royale : des arts toujours plus "télé-hygiéniques", festifs et viraux ;
- la voie décomplexée : les artistes louent et gèrent les places sur appels à projet, puis sous-louent les plaques d'égout aux plus jeunes avec un maximum de turnover et de rendement média ;
- la voie de son maître : un art technique, académique, participatif, collaboratif, libidinal, avec bourse aux auteurs ;
- la voie sans issue : tu agis là où c'est important, là où tes pas te mènent, car tu es trajet, pas projet. Tu travailles à ce qu'on fait ensemble, tu montres l'envers du décor, ce qui ne se voit pas, qu'on ne veut pas voir. Tu composes aussi bien avec les couleurs de peau qu'avec les odeurs parce que d'abord la rue, ça pue. »

Gwénola David chargée de la préfiguration de la fusion du Centre national du Théâtre et de HorsLesMurs.

« Après avoir longtemps emprunté au théâtre et à la danse, le cirque travaille désormais à construire sa propre puissance expressive, affirmant sa dramaturgie à partir des propriétés esthétiques et kinesthésiques, qui sont symboliques de son langage. Les arts de la rue, eux, développent une capacité à inventer un savoir-faire, un geste artistique dans le contexte particulier de l'espace public et de lieux atypiques de représentation. Le fait de travailler sur des espaces induisant un rapport différent aux spectateurs et à la fiction fonde le socle de cette discipline, marquée par la pluridisciplinarité. »

A lire en intégralité sur stradda.fr

Lancé en 1993 et basé à Grenoble, le collectif « Ici-Même » réunit des artistes qui viennent d'univers disparates : chorégraphes, danseurs, plasticiens, comédiens, créateurs sonores, auxquels se joignent parfois des sociologues ou des urbanistes. Depuis l'entre-deux tours des élections présidentielles 2002, le collectif a développé la pédagogie des « agences de conversation ». « Nous avons été frappés, le 22 avril 2002, par le désir de parole qui habitait les personnes croisées dans la rue. Comme notre démarche consiste à créer à partir de situations réelles du quotidien, nous avons exploré la technique du recueil de la parole spontanée », précise Corinne Pontier. Cette technique aboutit à la construction de scènes où la parole est restituée sous des formes variées, en mobilisant le son, le geste, l'image ou le décor.

Dans la résidence de création qu'ils vivent cette semaine au Parvis, huit artistes du collectif « Ici-Même » vont repartir de ce recueil de conversations pour bâtir « Le conseil extraordinaire ». « La scénographie sera celle d'une salle de conseil, avec un « conducteur » défini la veille au soir comme pour une émission de radio ou de télévision. Notre partenaire marseillais de la radio associative Grenouille sera présent au cours de chacune des deux soirées », ajoute Corinne Pontier. « Le public sera tour à tour auditeur, spectateur, lecteur, et pourquoi pas, acteur ».

Le collectif, avec quatre de ses membres, Jacques Boyer, Frédéric Arcos, Evelyne Lonchamp et Corinne Pontier, a démarré sa résidence de création par une promenade urbaine proposée samedi après-midi au public du Parvis. « Réunis devant les archives départementales, nous avons été à pied jusqu'à la place Verdun, puis nous avons pris le bus vers Odos », raconte Béatrice Daupagne, secrétaire générale du Parvis. « Ensuite, nous avons parcouru à pied le golf des Tumulus, et rencontré la dame du château, qui nous a raconté l'histoire de Laloubère, « Le Bois des loups ». Nous avons croisé un paysan boulanger de Laloubère, avec un nouvel échange. Puis, nous avons fait du stop pour rentrer à Tarbes, ce qui a permis d'autres rencontres, comme celle avec un fromager. De retour aux archives départementales, nous avons visité le site sous la houlette de son directeur, François Giustiniani. Enfin, les membres du collectif « Ici-Même » nous ont guidés pour raconter cette expérience, sous forme orale, visuelle et graphique ».



Une image du film Iranien, projeté samedi soir avec Taxi Téhéran - Photo JF Courtille

L'étape suivante a été la projection des deux films iraniens au cinéma du Parvis. « Taxi Téhéran », de Jafar Panahi, met en scène le réalisateur dans le rôle d'un chauffeur de taxi qui dialogue avec ses clients et les personnes rencontrées au fil d'un « road movie » urbain. Il offre une image à la fois drôle et dramatique de la vie quotidienne dans l'Iran de Rohani et s'achève sur la confiscation de la caméra du réalisateur. La parole y est très libre, avec un mélange subtil de scènes spontanées ou interprétées.

Changement de décor pour « Iranien » de Mehran Tamadon, qui tente un pari audacieux : réunir quatre conservateurs iraniens dans sa maison et amorcer un dialogue avec eux sur les thèmes du « vivre ensemble » et de la laïcité. Exercice redoutable pour le réalisateur qui affronte notamment un mollah dialecticien décidé à lui imposer sa vision du monde. Le film s'achève sur le constat d'exclusion du metteur en scène, désormais interdit de séjour dans son pays sous peine de confiscation de passeport et d'assignation à résidence.



Quelques spectateurs ont échangé après les films au café du Parvis - Photo JF Courtille

Après les projections, quelques spectateurs amorcent un dialogue dans la salle avec les artistes du collectif « Ici-Même », avant de se retrouver autour d'un verre au café du Parvis. L'occasion de dessiner l'enjeu des conversations entendues dans les deux films, que résume ainsi Corinne Pontier : « est-il possible de dialoguer avec son adversaire, voire avec son ennemi ? Quel rôle peut jouer la parole publique dans notre société ? ». Les deux séances du « Conseil extraordinaire » jeudi soir et vendredi soir apporteront peut-être quelques éléments de réponse.

Jean-François Courtille

La ville par les oreilles

FESTIVAL
Antigel
>
Genève

Dans le cadre du Festival Antigel, le collectif Ici-Même propose une promenade sonore le long d'une ligne de tram genevoise

Le bruit urbain agit comme un voile acoustique qu'il faut déchirer



Mobiliser son ouïe autrement pour redécouvrir la diversité des sons de la ville, une expérience insolite et enrichissante.

Par Philippe Simon

En 1974, la compositrice Hildgard Westerkamp livrait à la revue *Sound Heritage* un article qui allait faire date et dans lequel elle détaillait la nature et la fonction de ce qu'on appelle une «promenade sonore»: marcher (où que ce soit), écouter avec attention et apprendre à l'oreille à se déprendre de ses habitudes pour se réappropriar l'environnement. Cette démarche participative de reconquête de l'espace (généralement urbain) par le tympan a depuis fait école: le Festival Antigel en propose une nouvelle actualisation, par l'expérience que proposera le collectif grenoblois Ici-Même les 6, 7 et 8 février prochain.

Il s'agira pour les participants de suivre les concepteurs le long du tracé de la ligne 12, le tram qui relie Genève au poste frontière de Moillesulaz, pour réentendre ce qui fait la ville et ses environs. Collectif aux talents protéiformes, Ici-Même a déjà concocté des parcours du même type dans sa ville d'attache mais aussi, par exemple, à Marseille: habillez-vous chaudement, déambulez et tendez l'oreille, le savoir-faire devrait être au rendez-vous.

Le bruit de la ville, cette basse continue du quotidien, agit comme un voile acoustique. Il faut le déchirer, par l'attention, par le geste presque géométrique qui consiste à diriger l'ouïe, pour redécouvrir enfin la diversité de ses

sons, leurs combinaisons – qu'elles soient aléatoires (la pluie qui frappe) ou régies par une intention: c'est presque tout le reste, les pas, les voitures, les chocs des chantiers qui se réverbèrent. Alors, des bribes de mélodie, des embryons d'harmonie et, surtout, des rythmes se font sensibles. L'expérience est ludique, et on peut en maximiser les effets en se munissant d'un micro et d'écouteurs: là, le bras qui spatialise la perception du son d'une manière nouvelle à chacun de ses gestes a pour effet de créer un genre de grand 8 acoustique...

On l'a dit, la promenade sonore a une histoire, et des références – pour la Suisse, on se souvient du *Stadt hören* qu'Andres

Bosshard avait consacré aux rues de Zurich (NZZ Libro, 2009). Le paradigme du bruit sur lequel elle se développe la fait se rapprocher d'autres champs: écoutez la musique concrète, le *field recording*, ou les travaux de sonorisation comme ceux effectués par Kiyoharu Kuwayama (alias Lethe), qui s'emploie à faire résonner entrepôts abandonnés et usines désaffectées en jouant sur leurs structures mêmes. Mais le *soundwalk* possède une caractéristique inimitable: vous en êtes le héros discret.

Festival Antigel
01.02.2014-16.02.2014.
Divers lieux à Genève.
www.antigel.ch

ET SI ON ALLAIT EN... RHÔNE-ALPES

CORINNE PONTIER ET SES PROMENADES ARTISTIQUES

L'ARTISTE

« Ici comme ailleurs vous êtes chez vous », déclare l'équipe fondée par Corinne Pontier.

La cinquantaine, taille moyenne, cheveux mi-longs, lunettes, Corinne Pontier est fondatrice d'Ici-Même [tous travaux d'art]. Avenante, mais discrète, elle ne s'expose qu'en parlant de LA ville, ses friches, ses plis, ses trous, ses carrefours où l'on se croise, se perd, se cherche... Comme les gares. Voilà peut-être pourquoi elle a baptisé son QG le Train fantôme. Un ancien squat à Grenoble, près du quartier Berriat et du marché de l'Estacade sous un pont de chemin de fer.

Ce jour, soleil de plomb. Elle raconte, dans la cour intérieure, à l'ombre d'une petite vigne et d'un grand acacia : « Nous sommes les ni ni ni : ni une compagnie, ni un collectif, ni des squatteurs, ni du théâtre de rue, ni... » Entre trois et trente membres, son groupe de danseurs, comédiens, sociologues, écrivains, se déploie dans les rues, occupe les marchés, les théâtres, les trottoirs. Excursions urbaines, randonnées nocturnes, promenades sonores, proposées aux Grenoblois, aux Marseillais, ou aux habitants de Budapest. Ici-Même nous emmène en voyage chez nous, et nous offre expériences sensorielles et virées à l'aveugle sous la conduite discrète d'un guide. Les yeux fermés, bruits, odeurs, relief, prennent une autre dimension. Il faut perdre le contrôle, faire confiance, pour voir autrement, redécouvrir son quotidien tout simplement, comme à Grenoble lorsque, en 2000, invité par le Théâtre 145, Ici-Même s'installe dans le quartier Saint-Bruno durant trois jours. Banquets et coins salon dans la rue, débats, performances... « Ici comme ailleurs vous êtes chez vous », décrète le collectif, qui propose alors aux habitants d'observer leur environnement sous un jour nouveau, de le réinvestir.

« L'idée d'Ici-Même est née sur le parvis du Centre Pompidou. J'avais 15 ans, se souvient Corinne Pontier. J'observais les poètes, les musiciens, les bonimenteurs. J'avais beaucoup plus de plaisir à regarder ces artistes de rue que des comédiens sur scène. » Au début des années 1980, elle quitte Paris pour Gre-

noble et ses montagnes au bout de chaque rue. Jean-Claude Gallotta marque alors la ville de son empreinte, mais, bien que passionnée de danse, la jeune femme ne rêve ni de suivre les pas du chorégraphe, ni de fonder une « compagnie Corinne Pontier ». Pour gagner sa vie, elle devient professeur d'éducation physique et sportive, et, à ses temps libres, propose bénévolement des cours d'improvisation dans la rue. De rencontres en rencontres, elle embarque des gens avec elle. Ici-Même, « vague objet de création artistique », voit le jour en 1993. Pour lui, elle quitte tout deux ans plus tard et se lance à corps perdu dans le territoire de la ville. Avec l'excitation de l'inconnu, d'avancer à tâtons, comme dans un train fantôme, mais bien réel. Elle veut alors expérimenter, partager. Pas diriger. Une philosophie du « faire ensemble, avancer ensemble », explique Nathalie Marteau, directrice du Théâtre Le Merlan, à Marseille, où Ici-Même a invité le public à dormir cette année. Partager un matelas, une nuit, pour une aventure intime et collective. Vingt ans après sa création, Ici-Même enchante toujours le quotidien, aussi bétonné soit-il.

| www.promenades-sonores.com ou www.icimeme.org



ICI-MÊME [GR.] 2019 / revue de presse [extrait]

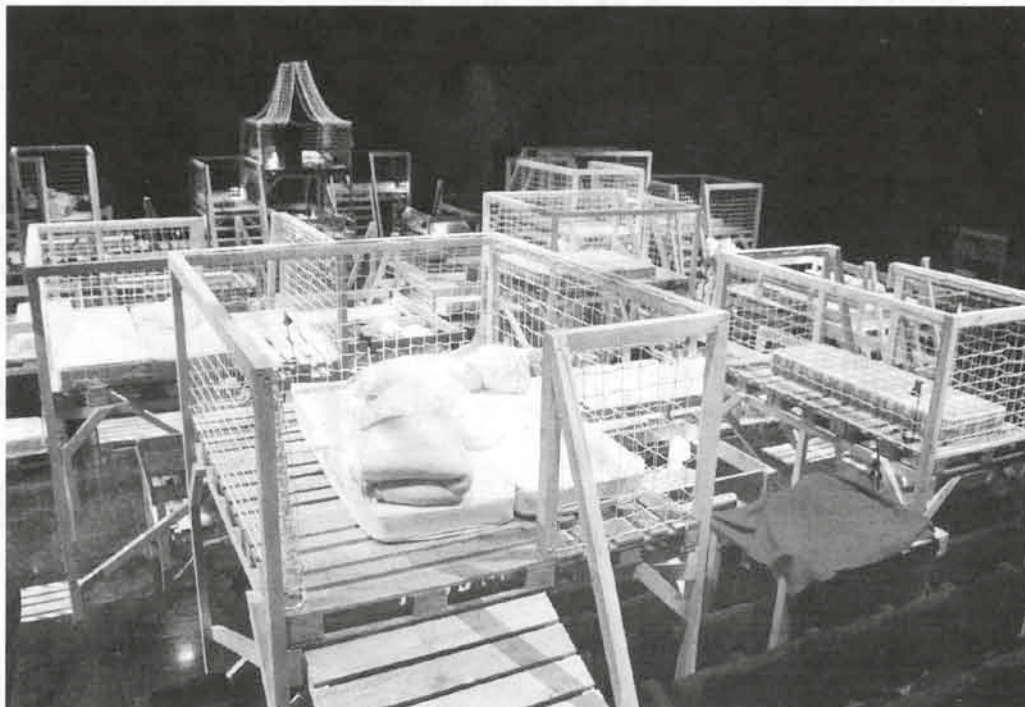
HÔTESSE DE L'ART

Balades sonores, virées à l'aveugle... le collectif Ici-Même fait découvrir Grenoble à ses habitants, en leur ôtant leurs repères. Par Cléo Weickert

Merlan. Dans le cadre de l'Opérateur d'Ici-Même, une projection-débat organisée par l'Addap 13 a eu lieu jeudi sur les planches de la Scène nationale.

Un instant de bonheur

■ Dans le cadre de l'Opérateur organisé le collectif Ici-Même, l'Addap 13* projetait jeudi soir, au Foundouk du Merlan, le film *Le Bonheur... terre promise*, réalisé par Laurent Hasse. La projection était accompagnée d'un débat organisé par les jeunes de l'Addap 13 et ouvert au public. L'atelier de programmation cinématographique, animé par un groupe d'adolescents de 13 à 22 ans résidant dans le Grand Saint-Barthélemy, propose des sélections de films autour de la programmation artistique du Merlan. Depuis septembre, les adolescents travaillent sur la thématique « ville et nature ». Un nouveau débat, proposé le 31 mai au cinéma du Merlan, portera sur le film *Seul au monde* de Robert Zemeckis.



Le Foundouk du Merlan. PHOTO LAURENT SACCOMANO

Une projection décalée

Après une visite du Foundouk, un lieu entièrement réaménagé dans le théâtre du Merlan, chaque spectateur a pris place dans son lit afin de profiter de la projection et de partager les divers points de vue des adolescents. La scène est transformée en dortoir par le collectif Ici-Même. Un nouveau regard sur le cinéma participatif. « *Très surprenant comme concept !* », s'exclame un spectateur. La séance a débuté par la projection du court-métrage *Lettre à Freddy Buache* de Jean-Luc Godard et s'est poursuivie par la diffusion du film sélectionné par les adolescents. Par la suite, un débat actif a animé la salle. Le thème initial était donc « ville et nature », mais s'est finalement orienté vers la définition et la perception du bonheur. « *On a trouvé le bonheur à Marseille avec tous les membres de l'Addap 13* », ont conclu les jeunes du quartier du Grand Saint-Barthélemy.

Le ciné-club de l'Addap 13

Depuis 2006, le théâtre du Merlan propose, avec l'Addap 13, des projections publiques au cinéma du Merlan (salle de 90 places), en rapport avec les thèmes des spectacles programmés pendant la saison. Céline Huez, une intervenante artistique du collectif chargée des activités cinématographiques, s'est détachée pour co-animer avec Anne-Marie Tagawa, responsable de l'association, l'atelier de programmation cinéma. Elle informe les jeunes de la programmation et du contenu des spectacles, afin de déterminer un thème. Les adolescents ont ensuite au minimum deux séances au cours desquelles ils établissent une liste de films. Tous les jeudis de 19h à 22h30, ils se réunissent dans la salle de cinéma pour les visionner. Chaque membre du groupe exprime son avis, ses critiques, ses réflexions sur la corrélation entre le film et le thème. Les « séquences thématiques » durent de trois à six mois, soit une étude de 10 à 15 films.

SARRA MEJERI

*Association départementale pour le développement des actions de prévention.

Opératour. Plus qu'une aventure d'un soir, une expérience nocturne.

La ville sous un autre angle

■ Dans le cadre de l'«Opératour», les artistes du collectif d'Ici-Même proposent à la fois une excursion et une exploration nocturne de la ville de la Marseille. Le but de cette randonnée est de permettre aux participants de découvrir Marseille sous un autre angle. Cette marche de nuit s'intitule «La ville une nuit entière» et comme son nom l'indique, elle se déroule le temps d'une soirée. Elle débute à 19h et prend fin le lendemain matin. Dès la ligne de départ située au Théâtre du Merlan, une quarantaine de personnes est au rendez-vous. Petits et grands, jeunes et plus âgés, débordent de motivation. Les sourires sont de sortie au sein du groupe. Chacun a son paquetage à portée de main et espère lier action et émotion. A travers cet événement, Certains sont venus chercher «quelque chose d'intense» ou découvrir de «nouvelles sensations» tandis que d'autres s'attendent à «quelque chose d'atypique». Mais pas question de partir sans prendre des forces. Au menu : du pain, des jus de fruits mais surtout de la soupe pour permettre aux explorateurs marseillais de tenir sur le terrain. Ce vendredi 19 avril correspond à la première des quatre marches de nuit. Avant de se lancer définitivement dans l'aventure, les voyageurs noctambules sont divisés en deux groupes de deux couleurs différentes. Chaque participant reçoit alors un «topo-guide» propre à son groupe afin de pouvoir se repérer en cas de besoin. Deux groupes, deux parcours distincts mais une arrivée commune prévue le lendemain matin aux alentours de 7h au

M.I.N. (Marché d'Intérêt National) des Arnavaux. Un des clans se dirige à la Halte ferroviaire Picon-Busserine pour prendre le train, tandis que les membres de l'autre équipe font du stop pour rallier la gare de Saint-Marthe. Durant cette balade nocturne, les marcheurs traverseront les espaces verts et la jungle urbaine. Ils arpenteront les terrains vagues et escaladeront les murs, les grillages et les clôtures qui se dresseront sur leur chemin. La traversée de nuit ne demande pas une condition physique hors du commun mais pour ceux qui souhaitent rentrer dormir au «Foundouk», le camp de retranchement des aventuriers, une plateforme d'appel est mise en place. Le «PC Rosny» met une navette à

disposition des randonneurs pour leur permettre de revenir se reposer au camp et peut également leur porter assistance au cas où ils se perdent. Outre l'aspect visuel, l'exploration nocturne crée une véritable cohésion de groupe entre les participants et transforme leurs perceptions et leurs sensations. Elle les incite à lâcher prise. Les marcheurs peuvent faire ce qu'on appelle un «vernissage de point de vue» s'ils le souhaitent. Ils peuvent ainsi prendre le temps d'admirer le paysage quitte à s'arrêter en plein parcours. Après avoir découvert Marseille de nuit, les aventuriers se reposeront au «Foundouk» jusqu'à midi et profiteront d'un brunch tous ensemble.

MATHIEU MASSAIN

Ici-Même, une promenade intérieure

■ Le collectif Ici-Même propose une randonnée d'intérieur, le « Foundouk », jusqu'au 24 mai, de 18h au lendemain midi, les nuits du jeudi au dimanche inclus. L'excursion se déroule au Théâtre du Petit Merlan, dans le 14^e arrondissement. Un lieu entièrement revisité dans le cadre de l'« Opératour », co-produit par Marseille Provence 2013. Le « Foundouk » fait référence aux bâtiments qui accueillent les marchands et les pèlerins le long des routes dans les villes arabes. Dans ce même esprit, le groupe artistique transforme l'établissement théâtral en un lieu de vie. L'architecture de ce théâtre marseillais correspond à la structure d'un navire, d'un « vaisseau ». Une musique ambiante basée sur une thématique marine a

pour but d'apaiser les participants et contribue à éveiller leurs sens. Le studio de répétition a été réaménagé en Hypermédiathèque sur le thème de « la ville flux ». Plusieurs romans, essais, magazines, bandes dessinées, films, supports audio, images, sites internet sont proposés aux lecteurs. Sous la scène du théâtre, se trouve un lac intérieur autour duquel règne une ambiance nocturne. Le Foundouk révèle un dortoir au coeur de la salle de spectacle, imaginé par le scénographe Cyrille André. Le hall de l'accueil a été réadapté en réfectoire afin de ravitailler les aventuriers. Rencontres, débats projections de films, pièces sonores sont proposés aux dormeurs.

SARRA MEJERI

Marseille sur écoute

BALADE Concerts de sons de ville, installations, promenades audio: tours et détours dans la capitale européenne de la culture 2013 et ses environs.



De gauche à droite: Transect, une balade dans le cadre d'Opératour. Un concert de sons de ville au M.I.N. et Oiseau/Tonnerre, land art sonore. PHOTOS ICI-MÊME ET PHOTO GRAZIELLA ANTONINI

Par **MARIE LECHNER**
Envoyée spéciale à Marseille

Pris en sandwich entre un centre commercial et un commissariat, traversé par une quatre-voies, le Théâtre du Merlan est situé au cœur des quartiers nord de Marseille, avec vue sur les tours HLM décaties de la cité de La Busserine. Pas vraiment un décor de carte postale, sauf à changer son regard. C'est l'enjeu du projet *Opératour*, déployé par le collectif grenoblois Ici-Même: un trip, à la fois voyage et rêve éveillé, de jour comme de nuit, dans la capitale européenne de la culture 2013, hors des sentiers balisés. Le Merlan, scène nationale, est transformé jusque fin mai en vaisseau d'exploration de la planète Marseille. Point de départ de randonnées, en intérieur ou extérieur, en pantoufles ou baskets, en bande ou en solo, on y dine et dort dans les lits sur pilotis de la scénographie renversante, bercés par les échos de la ville.

Depuis plus de dix ans, Ici-Même a fait de l'exploration urbaine son œuvre et de la marche, un art, imaginant tout un tas de protocoles pour décaler son regard sur la ville. Comme suivre une ligne droite du point A au point B (quitte à faire le mur, s'il le faut) ou s'embarquer dans une longue traversée nocturne, muni d'une lampe-torche, escaladant les grilles, dévalant les talus et contournant les ronds-points jusqu'au matin – une dérive émaillée d'expériences mémorables (traversée de nuit d'un centre commercial désert) et de rencontres imprévisibles (avec une chaleureuse bande de gitans chantants).

De la même manière que l'engourdissement modifie la perception de l'espace urbain, Ici-Même propose depuis quelques années des flâneries à l'aveugle, où le visiteur, les yeux clos, se laisse guider à l'écoute d'un morceau choisi. Le «concert de sons de ville» se compose en direct selon les déplacements. Sans la vue, les autres sens s'éveillent, l'ouïe, mais aussi l'odorat ou le toucher. On devient attentif à l'endroit où on pose le pied, à la texture du sol, seul contact tangible avec l'environnement. Guidé en toute délicatesse par un accompagnateur dont on ne verra pas le visage, on évolue dans ce paysage acoustique sculpté par nos pas, saisissant bribes de conversation, bris de vaisselle, ronronnement des moteurs et couinements des grues, tentant de glaner des indices pour se représenter le lieu où l'on nous entraîne. Parfois, un casque antibruit vient se poser sur les oreilles et étouffer le son ambiant, pour faire entendre les rumeurs intérieures.

PRISON. Ici-Même propose à Marseille une collection de sept concerts dans des lieux de flux: la plateforme de tri du courrier, la gare Saint-Charles, le marché de gros. Ou dans des endroits privés, comme à La Joliette, quartier d'affaires situé sur le port en pleine rénovation. On pénètre dans ce qu'on imagine être des bureaux feutrés, où les gazouillis de femmes se mêlent au cliquetis des claviers. Un séjour de ski par-ci, une super promo par-là: la bande-son des clubs vacances s'égrène agréablement à nos oreilles et nos yeux s'ouvrent face à la mer, promesse de voyages vers l'autre rive. Non loin de là, au 4, quai d'Arenc, débute un autre genre de promenade sonore (1),

plus documentaire, réalisée par Samia Chabani et Xavier Thomas. *Marseille terre d'accueil*? fait partie d'une collection de 40 ballades de trente minutes à une heure, proposées par Radio Grenouille, podcasts à écouter in situ après les avoir téléchargés depuis le site dédié. Casque sur les oreilles, on plonge dans l'histoire de l'immigration, effacée progressivement par les réaménagements de la zone portuaire. L'ancien centre de rétention d'Arenc, prison clandestine de sinistre mémoire où étaient séquestrés les travailleurs étrangers avant d'être expulsés, sert de fil rouge à ce parcours qui rappelle leur importance dans l'activité portuaire. On longe le Silo à grains, reconverti en salle de spectacle. Les docks, leurs 365 mètres de long et leurs 52 portes, transformés en bureaux. La place de la Joliette, où se pressaient jadis les journaliers, est déserte. On chemine le long de la façade maritime en chantier, entre monuments, hangars et bâtiments high-tech, jusqu'aux emblèmes de Marseille-Provence 2013, le Mucem et la Villa Méditerranée. «*Les vieux hangars de marchandise ont laissé place aux nouveaux temples de la civilisation méditerranéenne. Il y a toujours des gens qui viennent d'ailleurs, même si les touristes ont remplacé les migrants*», disent les auteurs qui soulignent la complexité des relations entre les deux rives.

FRISSON. Réalisés par des artistes, des documentaristes, ou des habitants des quartiers, les 40 itinéraires sont autant de récits et travelling sonores accompagnant cette découverte à pied du territoire et permettant de se glisser dans les interstices de la ville. Faire le tour de l'enceinte des Baumettes guidé par les voix des prisonniers de l'autre côté du mur, prendre en filature un inconnu sur le cours Belsunce transformé en décor de cinéma, ou visiter un mystérieux sémaphore abandonné. «*Ce territoire*

n'est pas aisé à arpenter, on reste souvent sur des petits bouts d'hypercentre. L'idée des promenades sonores, c'est de le parcourir autrement, de donner des clés d'entrée, d'explorer des

endroits méconnus, de découvrir de grands paysages ou de révéler une ville invisible», explique Julie De Muer, à l'initiative du projet produit par la radio associative de la Friche de la Belle de Mai, experte en détournement d'ondes. «*Ça permet de mieux comprendre une ville qui en a grand besoin*», dit celle qui «*marche Marseille depuis des années*» et a participé à l'élaboration du GR 2013, conçu avec d'autres «artistes-marcheurs».

Parmi eux, l'auteure Célia Houdart et le musicien Sébastien Roux rêvaient de «*sortir de la ville pour faire un parcours sonore dans la montagne*». Ils ont choisi la montagne Sainte-Victoire, au nord d'Aix-en-Provence, comme écrin de leur land art sonore *Oiseaux/Tonnerre* (2), intégré au GR 2013. Bande-son inquiétante et minérale d'un film imaginaire où sont conviés les éléments et des êtres surnaturels, cette fiction à frisson s'écoute en deux temps, sur la montagne venteuse avec écouteurs, à l'abri d'une grotte, ou perché dans l'ancienne marbrerie, puis dans les vestiaires glacés et déserts du Puits Morandat, ancienne mine de charbon de Gardanne, formant comme deux chapitres reliés par les grincements du sous-sol et des hirondelles... ◆

(1) www.promenades-sonores.com

(2) www.gmem.org

OPÉRATOUR au Théâtre du Merlan,
avenue Raimu, Marseille (13). Jusqu'au 25 mai.
Rens.: 04 91 11 19 30 ou www.merlan.org

Ici-Même lance ses "travaux d'art" au théâtre du Merlan

Le collectif propose d'explorer la ville durant six semaines de rendez-vous

Est-ce un nouveau concept de télé réalité? Une épreuve de scoutisme? Un bizutage d'école de commerce? Rien de tout cela. Samedi à 18h30, cinq groupes de marcheurs partis le matin de la veille pour les plus courageux, ont convergé au théâtre du Merlan (15^e) en transportant des tuyaux de chantier. Les "Traversées d'extrémité" inaugurent six semaines de rendez-vous les plus loufoques, qui visent à "se réapproprier sa ville, à poser un regard poétique sur des paysages familiers". Baptisée Opérateur, la manifestation a été imaginée par le collectif Ici-Même.

La campagne à la ville

"On ne passe pas inaperçu avec un tuyau! Les gens nous interpellent, cela crée le contact", témoigne Flavie, 28 ans, en sirotant une bière bien méritée à l'arrivée. "L'idée était de marcher tout droit. Cela oblige parfois à faire le mur, à négocier le passage, à aller là où n'aurait jamais passé". Son groupe "Si près si loin" est parti de la Croix-Rouge au Vallon Vert (14^e) ce matin. "Nous avons alterné cités et verdure toute la journée", poursuit-elle. "Le but était de nous faire découvrir la campagne à la ville". Deux autres groupes, plus enurés, sont partis la veille de Valentine et de Mazargues, ont bivouaqué au parc Chabot et dans la pinède du couvent de la Commanderie.

Après l'apéro, les groupes ont embarqué au bord du "Foundouk", nouveau nom donné au théâtre, qui devient pendant six semaines la base arrière des artistes et des visiteurs, ouvert 24 h sur 24 h. Foundouk signifie caravansé-



Un bizutage d'école de commerce? une nouvelle émission de télé-réalité? Non, les traversées de ville d'Ici-Même.

/ PHOTO PATRICK NOSETTO

rail en arabe", explique Vincent d'Ici-Même. C'est un lieu de vie et un lieu de travail, où nous collectons les récits d'expérience."

Avec trois bouts de ficelles et beaucoup d'ingéniosité et d'imagination, Ici-Même vous fait voyager sur place. Les différents espaces du théâtre ont été détournés: le bar transformé en spot panoramique et auditif avec vue la route, le plateau en dortoir, les coulisses en salle de machine d'un paquebot qui met cap sur la Corse. Chaque recoin du théâtre est exploré. On a même découvert le "Lac" du Merlan.

Marie-Eve BARBIER

www.merlan.org, 04 91 11 19 30

PROCHAINS RENDEZ-VOUS

Vous croyez connaître Marseille? Ici-Même relève le défi de vous la faire découvrir autrement avec les "concerts de sons de ville", promenade les yeux clos, guidé par un(e) inconnu(e):
-Long courrier (3 h), les lundis 15, 22 et 29 avril, 6 et 13 mai. Rendez-vous à 18 h 30 et 20 h 30 au bar tabac, 50 bd Voltaire (1^{er})
-Habitat modéré (1 h 20), les mardis 16, 23 et 30 avril et les 7, 14 et 21 mai. Rendez-vous à 13 h 30 et 15 h 30, 111, bd National (3^e)
-Voyageurs (2 h), les mercredis 17 et 24 avril et les 1^{er}, 8, 15 et 22 mai. Rendez-vous à midi et à

14 h place Bernard Dubois (1^{er})
-Congés payés (1 h 30), les jeudis 18 et 25 avril et 2, 16 et 23 mai. Rendez-vous à 8 h 30 et 10 h 30 en face du collège J-Cizzo (2^e).
-Transpalettes (2 h), les samedis 20 et 27 avril et 4, 11 et 18 mai. Rendez-vous à 7 h au métro Bougainville (15^e)
-Las Vegas (2 h), les samedi 20 et 27 avril et 4, 11, 18 et 25 mai. Rendez-vous à 11 h à la station de lavage du Carrefour le Merlan (14^e)
-La Marmara (3 h), les dimanches 21 et 28 avril et 5, 12, 19 mai. Rendez-vous à 13 h au métro Réformés (1^{er})

L'ART EST UN JEU D'ENFANT

Aurélien MARTINEZ

22 février 2013

QUAND UNE MAISON DE VILLE (CELLE OCCUPÉE PAR LE COLLECTIF ICI-MÊME) SE TRANSFORME EN VÉRITABLE TERRIER, ON SE RÉGALE AVEC PLAISIR. UNE AVENTURE ORCHESTRÉE PAR QUATRE ÉTUDIANTS, À VIVRE LE TEMPS D'UNE SOIRÉE LUDIQUE ET CULTURELLE

• **Louis EMAURE** • **Andre GUIBOUX** • **Elsa LEDOUX** • **Herve PRIOU** • **TRAIN FANTOME** •

Lorsqu'un lieu atypique et confidentiel invite des élèves en école d'art à investir son espace, on ne sait jamais vraiment à quoi s'attendre. Car les étudiants, aussi affables soient-ils, sont comme tous les êtres humains : différents les uns des autres. Comprendre que si certains ont dès le début un propos construit et passionnant, d'autres, quand on leur laisse le champ libre, tombent trop souvent dans l'intellectualisme low cost couplé à une conscience accrue que «franchement, le monde, il ne va pas bien du tout, et que moi, je vais vous le montrer». On se rendait donc avec curiosité et appréhension au Train Fantôme, maison nichée au cœur du quartier de l'Estacade, aujourd'hui animée par le collectif Ici-Même. Un collectif qui a ainsi donné carte blanche à quatre étudiants (Louis Emauré, André Guiboux, Elsa Ledoux et Hervé Priou) bossant entre Grenoble et Bruxelles. Et force est de constater que le résultat de ce chantier mené sur trois semaines est surprenant.

COMME DES LAPINS DANS UN TERRIER

Refusant la traditionnelle monstration de pièces au mur, les quatre artistes ont rapidement décidé d'occuper la maison toute entière, avec une installation en palettes impressionnante débordant dans toutes les pièces, se poursuivant à l'étage, amenant le visiteur aventureux à un cheminement original, voire ludique. Et c'est là que le projet fonctionne pleinement : dans ce refus de se contenter de la seule idée conceptuelle de l'appréhension de l'espace.

Chacun est alors incité à arpenter et à faire sien cette structure qui amuse notamment les plus jeunes, l'idée sous-jacente de la construction venant alors d'elle-même. Nous avons découvert ce travail le jeudi 21 février, lors du premier vernissage. Les portes ne rouvriront au public que le lundi 4 mars à 18h, pour une deuxième et dernière étape. Entre temps, les artistes auront fait évoluer leur structure, en la recouvrant de bâches pour accentuer encore plus l'idée de terrier (avec tout un travail sur la lumière nous dit-on). On imagine que le parcours sera sans doute encore plus fort, plus grand, plus vertigineux.

Dévoilement de la V2 de l'installation, lundi 4 mars à 18h, au Train Fantôme.

TROIS SEMAINES AU TRAIN FANTÔME

Quatre artistes : Louis Emauré, André Guiboux, Elsa Ledoux et Hervé Priou pour un temps de recherche autour du Train Fantôme... Un chantier total avec découpe, suspension, étirement, raccord, emballage de l'existant pour un nouveau point de vue et une nouvelle appréhension de l'espace.

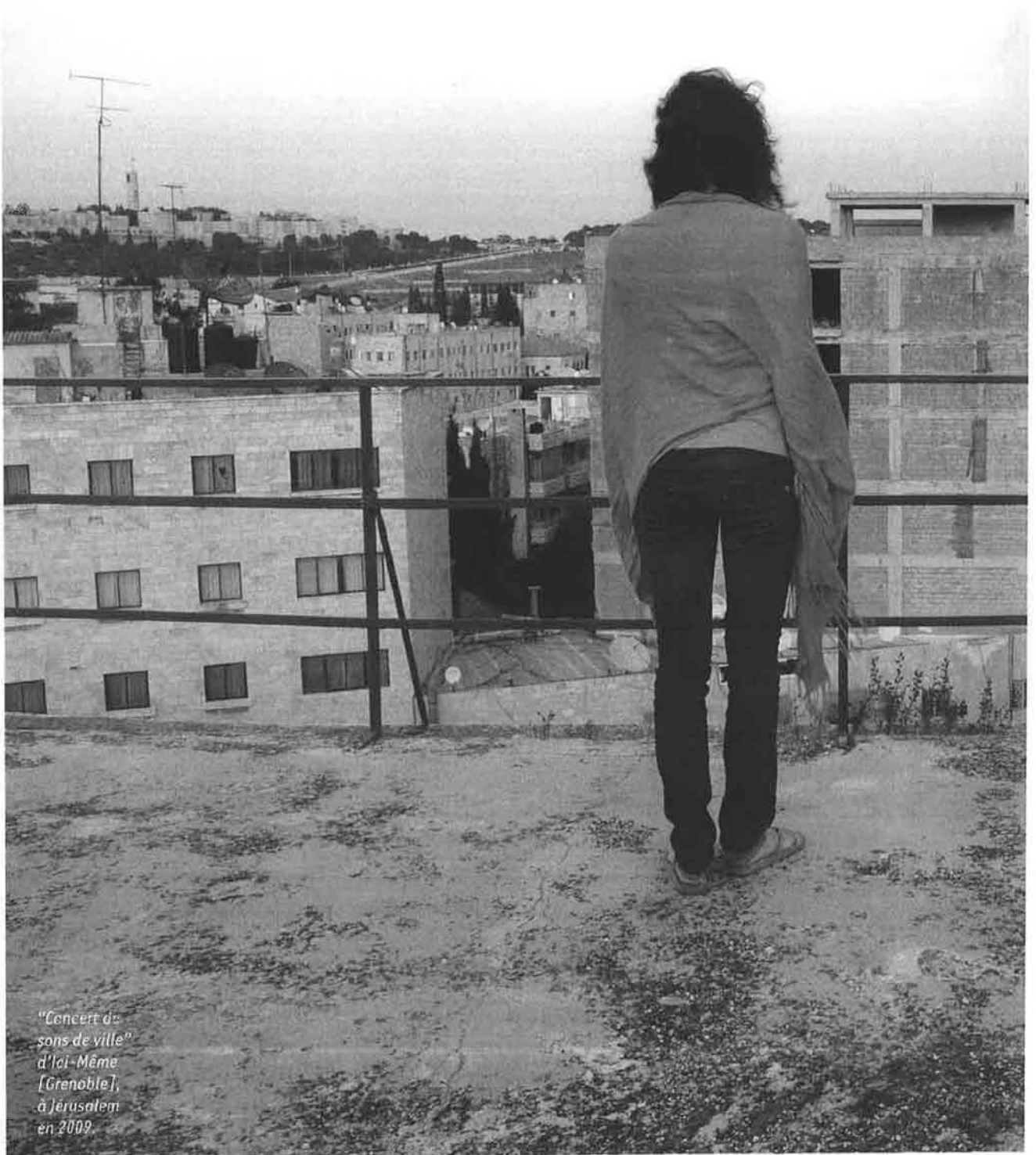
Train Fantôme : 23 avenue de Vizille Grenoble

Lundi 4 mars 2013 à 18h

DOSSIER

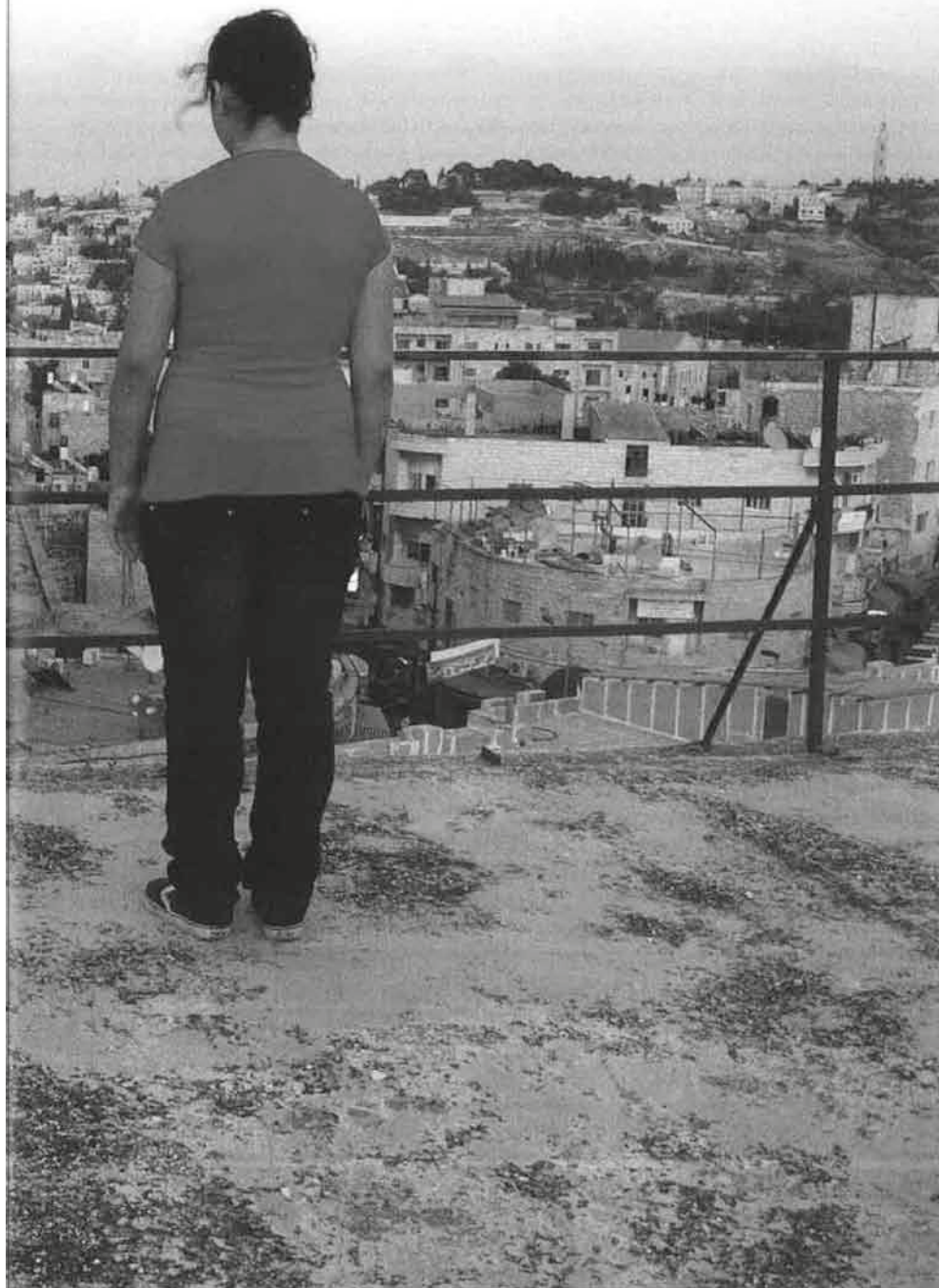
A l'écoute du mo

ICI-MÊME [GR.] 2019 / revue de presse [extrait]



*"Concert de sons de ville"
d'Ici-Même
[Grenoble],
à Jérusalem
en 2009.*

nde



FERMEZ LES YEUX. Prêtez attention. Qu'entendez-vous? La machine à laver du voisin tambourine contre le mur? Une voiture se gare dans la rue? La sirène du premier mercredi du mois résonne dans la ville? Et si tous ces bruits composaient la plus harmonieuse et surprenante partition sonore qui soit? Celle du monde qui nous entoure, à laquelle nous prêtons si peu, trop peu d'attention. Découvrez dans ce dossier des artistes qui invitent à cette expérience de l'écoute. Ils désorientent notre perception en nous faisant fermer les yeux, en nous mettant des casques sur les oreilles, en triturant les sons, réels comme fictifs. Ils aiguïsent nos sens et nous font prendre conscience que c'est tout notre corps, et certainement pas uniquement nos yeux, qui nous connecte à l'extérieur et aux autres. Par la magie du son, ils font apparaître ce qui n'est pas là, mais pourrait l'être ou l'a été. Tendez l'oreille, ça n'a rien à voir...

● DOSSIER COORDONNÉ
PAR ANNE GONON

SOMMAIRE

PARCOURS DE PIONNIERS

- "Qu'y a-t-il de plus beau qu'un son de chantier" p. 8
 Decor Sonore, L'oreille attentive p. 9
 Ici-Même (Grenoble), Les yeux fermés p. 10

BALADES EN FICTIONS

- Riveries pour projections sonores p. 12
 4 quatre mètres et quatre centimètres p. 14
 "Une œuvre intime" p. 15

MÉTAMORPHOSES DU RÉEL

- Documentaires imaginés p. 16
 Mix par les ondes p. 17
 96.10 de marche en réalité imaginée p. 18

FESTIVAL

- Mons, où n'est super-Danjo p. 20

© ICI-MÊME (GRENOBLE)

ICI - MÊME [GR.] 2019 / revue de presse [extrait]



à l'écoute du monde
PARCOURS DE PIONNIERS

“Qu’y a-t-il de plus beau qu’un son de chantier?”

Elle était danseuse et chorégraphe, lui percussionniste. Avec des parcours différents, Corinne Pontier, du collectif Ici-Même [Grenoble], et Michel Risse, de la compagnie Décor Sonore, partagent le goût du son. *Stradda* leur a proposé de croiser leurs démarches.

Stradda : Quand la question sonore a-t-elle émergé pour vous ?

Michel Risse : A quatre ans, je tapotais sur le piano familial, j’expérimentais avec le tourne-disque, des boîtes à chaussures, des élastiques... Pour ma mère, institutrice, la musique, c’était la musique, le reste n’existait pas. J’ai donc fait des études musicales. Je viens de là et, malgré cela, la musique m’a toujours paru être vraiment un cas particulier de la question sonore. Par la suite, la technologie a joué un rôle important. Je me suis beaucoup intéressé aux synthétiseurs, aux ordinateurs, etc. Je bricolais beaucoup, j’ai aussi écrit pour des revues spécialisées.

Corinne Pontier : Je suis danseuse et chorégraphe à l’origine, dans le courant du contact-impro et des musiques improvisées. Depuis toujours, dans ma pratique, le son et l’image ont été traités ensemble et tout est fabriqué *in situ*. A Grenoble, dans les années 80, je fréquentais le réseau alternatif des musiques improvisées, le collectif Metakine notamment. J’ai eu de grands chocs esthétiques, une rétrospective de Luc Ferrari au 102¹ et des concerts, au festival Futura², à Crest. Dans cet univers, j’ai rencontré des autodidactes qui bidouillaient le super 8, la musique, le son, les dispositifs et les installations.

“A la fin des années 1980, nous avons monté des créations *in situ*, intégrant un funambule, des trains... Puisque le réel était là, on le mettait en scène.” Michel Risse

Quelles ont été les grandes étapes de votre parcours d’artiste sonore ?

C.P. : Je me souviens d’un jour où, passant sur une place de Grenoble, j’entendis le ventilateur d’un snack qui déraillait et faisait une harmonique dans toute la place. C’était comme de la musique à mes oreilles. Je me suis dit qu’il fallait que je l’enregistre pour le partager. Je ne suis pas spécialiste, mais je fais des prises de son depuis toujours. On n’avait pas de référence à l’époque, si ce n’est cette imprégnation dans ce milieu bricoleur des musiques improvisées, alternatives, expérimentales. Cassettes, Revox, microphones de contact, musique vivante... nos toutes premières performances incluent ces outils. Au début des années 2000, le son, présent depuis toujours, commence à grandir dans tout ce qu’on fait. Accueillis par le Citron jaune, lors d’une résidence d’un mois à Port-Saint-Louis-du-Rhône, dans le quartier Jules-Jolivet, on a embarqué les gens pour des promenades et on leur a fait écouter les autoroutes, un poteau électrique qui vibrait qu’on appelait le poteau chantant...

M.R. : A 17 ans, j’ai été percussionniste aux côtés du compositeur Jean-Marie Sénia qui collaborait alors aux créations du Théâtre national de Strasbourg. Ce fut la révélation totale : je découvrais la puissance de la musique et sa théâtralité. Plus tard, avec Pierre Sauvageot, avant de créer Décor Sonore, on a envisagé de fonder la Bismi, la Brigade d’intervention au secours de la musique improvisée. On pensait que la musique improvisée avait besoin d’être secourue ! Nous cherchions notre place car l’académie n’était pas pour nous, pas plus que l’industrie du disque. Nous étions clairement plus intéressés par la musique vivante. A l’époque, l’idée de faire tourner des spectacles ne nous venait même pas à l’esprit. Il n’y avait pas de reproductibilité souhaitée. On voulait faire la musique qu’on avait envie d’entendre et créer les images qu’on avait envie de voir. A la fin des années 1980, à Saint-Jean-de-Braye, trois ans



A Guise, dans l'Aisne,
le 1^{er} mai 2012, Damien
Bouttonnet, de la compagnie
Décor Sonore, fait résonner
le buste de Jean-Baptiste
Godin, inventeur des poêles
et fondateur du Familistère.

© VINCENT VAN HECKE

de suite, nous avons pu monter des créations *in situ*, intégrant un funambule, des grues, des hélicos, des trains... Puisque le réel était là, on le mettait en scène. C'est à ce moment là qu'on a commencé à intégrer le bruit de la pyrotechnie comme source sonore; on l'a enregistré, on en a même ajouté. C'était formidable! On avait plaisir à réintégrer des sons considérés comme parasites.

Ce travail sur les sons de la ville est désormais au cœur de votre démarche, quelles ont été vos références en la matière ?

M.R. : Je ne mesurais pas alors à quel point la pensée de John Cage était opératoire. J'ai pourtant fait mes études à Paris VIII Vincennes, à la fin des années 1970, quand le département de musique était dirigé par Daniel Charles, un spécialiste de Cage. J'étais instruit, je n'ignorais rien de tout cela, mais ni Cage, ni Murray Schafer, ni Pierre Schaeffer n'étaient mes modèles à cette époque. J'ai poursuivi mon parcours, et je me suis rapproché d'eux, d'une façon complètement parallèle. Je n'ai eu l'impression de redécouvrir leur pensée que bien plus tard.

Quel regard portez-vous sur l'évolution récente de la création sonore hors les murs ?

M.R. : Il me semble que le son est aujourd'hui le point de départ de nombreux projets de création, dans une dynamique de partage de sons du quotidien similaire à ta description du son du ventilateur du snack. Qu'y a-t-il de plus beau qu'un son de chantier ? Il n'y a rien à ajouter ! Pour ma →

Décor Sonore L'oreille attentive

Créée en 1985 par Michel Risse et Pierre Sauvageot, la compagnie Décor Sonore a placé d'emblée au cœur de ses expérimentations la question du son et de l'écoute. Elle n'a pas cessé depuis d'envisager les aspects esthétiques, sociologiques et mémoriels des relations entre les sons, la ville et les humains qui l'habitent. Elle s'exprime en « espace libre », c'est-à-dire dans des lieux qui ne sont pas préaffectés à la création artistique. Elle tire de la ville et de ses habitants une palette de sons mis en scène pour les donner à écouter.

Les sons à la source. Les formes très diverses vont de petits dispositifs intimistes théâtralisés (« *Le Don du son* » : mise en scène d'objets sonores personnels collectés auprès du public), jusqu'aux spectacles pluridisciplinaires à très grande jauge (« *Instrument-Monument* » : création scénographique à l'échelle monumentale, composition de sons inouïs issus de la matière présente *in situ*, béton, métal, etc.).

Dernier aboutissement, « *Urbaphonix* » est une déambulation urbaine qui dévoile aux auditeurs les splendeurs sonores d'une vitrine de boucherie ou l'expressivité musicale d'une fermeture Eclair de sac à dos. Les créations de Michel Risse révèlent ces sonorités qui nous entourent et que nous croisons quotidiennement sans les entendre. Invoquant John Cage, le compositeur amène à notre conscience ce qui est sa certitude profonde : l'oreille attentive devient capable de percevoir la beauté des sons de l'environnement. Dans une tentative de partage du plaisir sensuel de la dégustation sonore, il nous convie à l'écoute de la musique du monde.

● HÉLÈNE DOUDIÈS
www.decorsonore.org



à l'écoute du monde PARCOURS DE PIONNIERS

Ici-Même [Grenoble]

Les yeux fermés

Corinne Pontier se souvient du jour où Ici-Même [Grenoble] a « décidé d'enlever l'image ». Au début des années 2000, le collectif qui a pour moteur l'interdisciplinarité, la création collective et *in situ*, se trouve submergé par un déluge d'images, en partie lié à l'arrivée en masse des vidéoprojecteurs dans les spectacles. Le son et l'écoute, déjà très présents dans l'approche d'Ici-Même, vont progressivement devenir centraux. Arpenteurs urbains, les membres du collectif se donnent l'espace public et la ville dans sa globalité comme espace d'expérimentation.

Radio subversion. Bricoleurs bidouilleurs de magnéto-cassettes, « hackers artisanaux » d'émetteurs, ils inaugurent des « points de vue sonore » et se saisissent de la radio, « un espace public en soi » dont ils affirment la dimension politique et subversive. Création phare d'Ici-Même, les « Concerts de sons de ville » proposent une dérive auditive à des spectateurs-auditeurs qui marchent, les yeux fermés, accompagnés par un guide. Dramaturgie du son et théâtralisation de l'écoute se mêlent dans ce dispositif d'une apparente simplicité que le collectif continue encore de faire évoluer. Avec ses « Concerts », Ici-Même intervient à peine, s'immisce dans le réel, échappe à tout spectaculaire et met en scène notre regard – en nous en privant. En aiguissant notre écoute sensible du monde, c'est à un profond travail d'interrogation et de bouleversement de notre état perceptif que se livrent les Grenoblois. ● A.G.

www.icimeme.org

→ part, je suis surtout frappé par une évolution de l'écoute. Dans notre spectacle « *Les Chantiers de l'O.R.E.I.* » (l'Organisation des recherches en environnements invisibles), nous invitons les spectateurs à écouter ce que nous appelons des sons paléophoniques, les souvenirs sonores des objets. Par exemple, ils s'approchent d'un toboggan et ils entendent un son qui n'est ni un document de type voix d'enfants, ni une composition musicale. Interrogés sur ce qu'ils ont entendu, la plupart des spectateurs, quel que soit leur âge, nous répondent « de la musique ». C'est frappant ! Il y a dix ans, je suis convaincu qu'ils auraient répondu « du bruit ». Je n'avais pas anticipé une telle évolution.

C.P. : Il me semble qu'il y a beaucoup de confusion entre les formes et les propositions. Notre dispositif des « Concerts de sons de ville » est le résultat d'un long chemin d'épuration. L'abandon de l'image a eu un vrai sens politique pour nous : comment échapper à la domination de l'image ? La marche, les formats au long cours – en particulier de nuit, le travail de l'écoute et du son, tout



est lié. Nous avons toujours choisi nos outils en fonction de nos questionnements. Si nous avons investi la radio, avec « *Cinéma radioguidé* », c'était pour nous saisir de cet espace public particulier. Nous avons vu, dans ce médium, la possibilité de se mobiliser – avant l'existence des flash mobs –, d'orchestrer des actions infiltrées, contaminantes, en grands groupes. Nos premiers radioguidages ont eu lieu dans des gares ou des lieux publics, des magasins, avec des émetteurs pirates... Cela ouvrirait tout un espace de réflexion sur la question

“Pour nos Concerts de sons de ville, l'abandon de l'image a eu un vrai sens politique : comment échapper à la domination de l'image ?”

Corinne Pontier



© ICI-MÊME (GRENOBLE)

de l'espace public au sens large. Au fil du temps, à travers l'exploration du son, nous avons isolé la problématique qui nous préoccupe, à savoir une écoute en chair.

Qu'appellez-vous l'écoute en chair ?

C.P. : C'est une écoute qui part du corps et qui passe par lui, pour laquelle nous développons nos dispositifs. Nous proposons des positions et des lieux d'écoute et donc un vécu sensible du son, qui se remet en chair. En ce moment, nous développons un dispositif dans le milieu de l'entreprise, à partir des « *Concerts de sons de ville* ». Les gens nous expliquent que, pendant l'expérience, ils ont senti leur corps. Cela fait dix ans pour certains qu'ils travaillent là, pourtant ils ne savaient plus ce qu'était leur corps dans ces lieux. C'est ce qui se passe avec l'écoute et cela dépasse largement la question du son.

● PROPOS RECUEILLIS PAR ANNE GONON

1. Le 102 est un espace autogéré à Grenoble. www.le102.net
2. Futura est un festival international de musique acousmatique, d'art radiophonique, d'installations sonores et de vidéo. www.festivalfutura.fr

"Concert de sons de ville", d'Ici-Même [Grenoble], à Istanbul, en octobre 2010.

A lire et à entendre

Ouvrages

- Daniel Deshays, « *Pour une écriture du son* », Paris, Klincksieck, 2006.
- R. Murray Schafer, « *Le Paysage sonore* », Paris, JC Lattès, 1991. Voir aussi en ligne le court métrage « *Listen* » dédié à Murray Schafer (6 minutes, en anglais sur www.onf.ca/film/listen).
- Pierre Schaeffer, « *A la recherche d'une musique concrète* », Paris, Seuil, 1952.

Revue, sites, blogs et émissions

- *Stradda*, n°13, juillet 2009, dossier « *Au-delà des murs, le son* », sur la création musicale hors les murs (en ligne sur www.rueetcirque.fr).
- *VOLUME*, revue d'art contemporain semestrielle consacrée au son (www.revuvolume.fr).
- *LAM, L'Autre Musique*, un blog et une revue semestrielle en ligne pour un renouvellement de la pratique et la pensée musicale (<http://lautre musique.net>).
- *Des arts sonnants*, le blog prolix du concepteur sonore Gilles Malatray (<http://desartsonnants.over-blog.com>).
- *L'atelier du son*, l'émission de Thomas Baumgartner diffusée sur France Culture le vendredi de 23h à minuit (www.franceculture.fr/emission-l-atelier-du-son).
- *L'Atelier de création radiophonique (ACR)*, l'illustre laboratoire d'expérimentation sonore (www.franceculture.fr/emission-atelier-de-creation-radiophonique-10-11).

Recherche universitaire

- Le Cresson, Centre de recherche sur l'espace sonore et l'environnement urbain (www.cresson.archi.fr).
- Le Son du théâtre / Theater Sound, groupe de recherche pluridisciplinaire étudiant la dimension sonore du théâtre occidental (www.lesondutheatre.com).
- Le Milson, programme de recherche pour une anthropologie des milieux sonores (<http://milson.fr/wordpress>).

En débat

Le 5 février 2013, HorsLesMurs organise un **temps fort sur la création sonore dans l'espace public**, en partenariat avec la Sacem et La Villette. A cette occasion, artistes et programmeurs témoignent au cours de deux tables rondes. Une carte blanche est donnée au designer sonore Louis Dandrel pour un temps d'écoute.

Au WIP, parc de La Villette, de 14h à 19h30
www.wip-villette.com

Réservation : accueil@horslesmurs.fr

En ligne

Rendez-vous sur www.horslesmurs.fr pour écouter en ligne les pièces sonores des artistes cités dans le dossier.

SDH : une promenade sonore au sein de l'entreprise

Du 8 au 16 novembre, en partenariat avec l'Amphithéâtre du Pont-de-Claix, la SDH (Société dauphinoise pour l'habitat) a accueilli l'équipe artistique grenobloise "Ici-Même" dans les locaux de son siège social à Échirolles, pour une expérience sonore sur mesure.

Près de 150 personnes se sont inscrites pour participer à une promenade sonore au sein de l'entreprise, du personnel SDH mais aussi des extérieurs. Une seule consigne : « Fermez les yeux et écoutez... » pour cheminer au ralenti au cœur du bâtiment, les yeux bandés, pour se glisser dans un paysage sonore, pour écouter, découvrir les multiples bruits, sons, paroles ou silences dans la ruche de l'en-



Chaque participant était accompagné dans ce cheminement singulier au sein de l'entreprise.

treprise. Une visite des lieux très singulière qui brouille les cartes de lecture et permet d'appréhender différemment l'environnement. Une démar-

che artistique innovante et intéressante, mais atypique au sein d'une entreprise.

Pourquoi cette initiative ? « L'art et la culture sont des éléments du domaine social, explique Frédéric Rolland, directeur général de la SDH, c'est aussi le champ de la créativité et de l'innovation qui est en jeu, et puis cette expérience sensorielle renvoie à beaucoup de choses sur nos pratiques. Elle nous permet de nous interroger sur le fonctionnement du bateau SDH et d'apporter un regard nouveau en terme de transversalité ». □

POUR EN SAVOIR PLUS

Société dauphinoise pour l'habitat,
34, avenue de Grugliasco,
Tél. 04 76 68 39 39.

“MARCHES EN RÉSEAU” Un projet pour une nouvelle perception du quotidien

“Constellation” inaugure la nouvelle saison

La première manifestation de saison est une proposition de la compagnie “Ici-même”, déjà venue à la Rampe en mai dernier avec “Vous laisseriez-vous guider par un (e) inconnu (e) ?”, un concert de sons de ville plongeant les participants dans la découverte ou la redécouverte de leur univers urbain par une flânerie à l’aveugle. “Ici-Même” [Gr.] est un fabricant de “marches en réseau” pour personnes aimant explorer les villes.

Une exploration sensible des territoires urbains

Avec “Constellation”, les acteurs de la compagnie font une nouvelle proposition, un projet en plusieurs étapes, qui dessine une autre perception du quotidien. Notons que cette manifestation entre dans le cadre des “Rencontres-i, Biennale Arts-Sciences 2011”, organisée par l’Hexagone Scène nationale de Meylan, en co-accueil avec l’Amphithéâtre de Pont-de-Claix et La Rampe La Ponatière d’Échirolles.

Le projet “Constellation” est une exploration en trois étapes. La première est un

chantier qui prend la forme d’une installation vivante et sonore aux Moulins de Villancourt à Pont-de-Claix depuis le 16 septembre. La seconde, ce sont des marches publiques, vendredi 30 septembre et samedi 1^{er} octobre, pour une exploration sensible des territoires urbains.

Entre 18 et 20 heures, l’arrivée progressive des marcheurs se fera aux Moulins de Villancourt, lieu de convergence des cinq traversées.

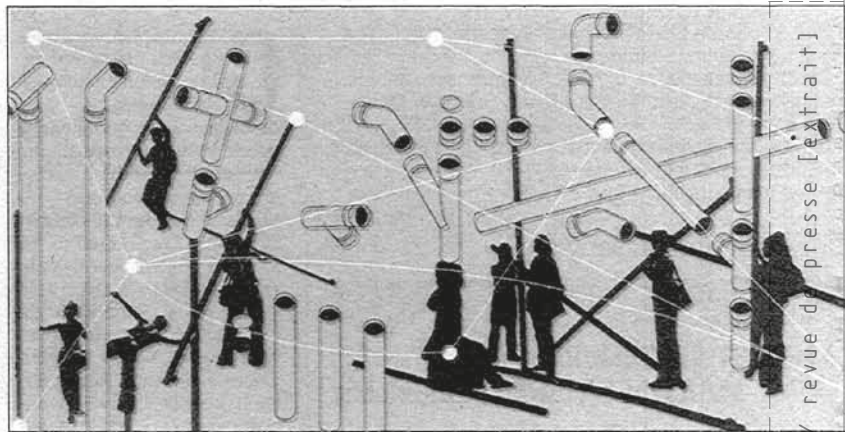
Elle sera suivie par une mise en réseau euphorique des récits de ville, jonction, raccord et première connexion avec l’installation “monumentale”, le dispositif “d’Ici-Même”, en cours de construction aux Moulins.

L’ensemble des marcheurs se croisera pour la première fois de la journée ; entre soupe et douce récupération, que raconteront ces coupes de ville du jour ?

F. L.

POUR EN SAVOIR PLUS

“Constellation”, samedi 1^{er} octobre.
Informations et billetterie :
La Rampe : 04 76 40 05 05.
Plein tarif : 10 euros. Tarif réduit (proposé également aux habitants d’Échirolles) : 6 euros.



▲ “Constellation”, un projet en plusieurs étapes de la compagnie “Ici-même”, propose des marches publiques vendredi 30 et samedi 1^{er} octobre. La compagnie avait déjà proposé, en mai dernier, une flânerie à l’aveugle aux Échirollois, avec “Vous laisseriez-vous guider par un inconnu ?”. ▼ Illustration DR/Gilles GUEGAN - Photo/DL



LE PLAISIR DE L'ÉCOUTE DU MONDE

Theresa Bener

Critique de théâtre à la radio nationale suédoise Svenska Dagbladet, Theresa Bener raconte comment jouer avec la perception physique transforme la manière d'appréhender la ville et d'aborder l'autre. Ou l'effet papillon du jeu, de l'expérience poétique à la redécouverte de sa propre identité.

Par un soir d'été nordique à Copenhague, sous une pluie fine, le crépuscule s'avance sur Nørrebro et, dans le cimetière Assistens, un petit groupe de migrants sud-africains aux visages blanchis danse sur les tombes. Ce vaste parc vert où reposent les morts depuis le XVIII^e siècle s'est soudain enchanté, ressemblant pour un peu à la forêt du *Songe d'une nuit d'été*.

Cette ambiance particulière régnait ce soir-là sur les quartiers vétustes de Nørrebro. Tout le voisinage était transformé en scène le temps d'une balade dansante, organisée dans le cadre de la biennale Metropolis de Copenhague. La production, intitulée *Blind Spot*, était une œuvre *in situ* du chorégraphe sud-africain Jay Pather. Il avait séjourné à Copenhague l'été précédent, où il avait choisi pour sa future mise en scène le quartier réputé sensible de Nørrebro. Il a flâné dans les rues et rencontré les habitants, surtout les « nouveaux danois » d'origine et de couleur multiples. Grâce aux témoignages recueillis et à ses propres recherches, il s'est fait une image de la spécificité de cette enclave urbaine.

À partir de ces éléments, Jay Pather a créé une trentaine de scènes chorégraphiées et de performances. Elles surgissent autour de nous, spectateurs, au cours d'une promenade de trois heures allant de la périphérie jusqu'au centre-ville. Intégrés à la fiction, nous accompagnons un groupe d'immigrés d'origine africaine, asiatique et européenne. La danse et les gestes des performeurs forment un langage corporel ludique qui exprime la personnalité de chacun sur cette terre étrangère.

Le plus frappant dans ce parcours collectif est à quel point il nous rend sensibles aux différences ethniques et sociales et aux frontières invisibles que nous traversons, d'une rue à l'autre. Dans les quartiers dominés par une population d'immigrés, chaque passant pourrait être un personnage du spectacle de Pather. En rentrant à l'intérieur du centre « blanc », historique, de la ville, nos héros danseurs apparaissent de plus en plus étrangers.

La ville est une scène où les personnes d'origines sociales et ethniques diverses doivent négocier leur cohabitation, nourrie aussi bien par le passé que par le potentiel du présent et des visions divergentes du futur. Comment arriver à une entente commune, comment développer des stratégies créatives, dans cette mêlée d'aspirations individuelles et de désirs spécifiques ? Comment la ville peut-elle intégrer la diversité et le dynamisme de ses citoyens ?

Ces interrogations sont au cœur du projet Metropolis à Copenhague, lancé en 2007 par le KIT (Københavns Internationale Teater). Tous les deux ans, Metropolis propose une biennale composée essentiellement de spectacles de rue et de projets transdisciplinaires *in situ*. Les productions sont développées dans des laboratoires les années paires, où se croisent artistes, intellectuels, urbanistes et architectes du monde entier. Le but est de faire vivre la ville autrement, hors les murs des institutions culturelles, à travers des expériences poétiques, humaines, partagées.

En 2007 déjà, le public de Metropolis était invité à se promener dans les quartiers peu chics de Copenhague. Le collectif UDflugt Network, devenu depuis le collectif helloearth, y présentait son projet *The Invisible Reality Show*. Muni d'un baladeur mp3, le visiteur se lançait dans une excursion individuelle dans les ruelles de Vesterbro, secteur urbain en transformation.

Une voix intime dans le casque réveillait d'abord notre imaginaire par des propos poétiques sur les possibilités d'une ville, avant de donner des instructions : « *Cherchez une femme en rouge* », ou encore : « *Un monsieur au manteau beige va vous emmener en voiture.* » Mon regard s'est aiguisé ; chaque inconnu dans la rue devenait un co-joueur potentiel. Protégée par le dispositif en partie fictif, j'ai été conduite à agir de façon diamétralement opposée à ce que je fais normalement dans les grandes villes : je me suis approchée de l'Autre de manière plus ouverte, plus active, à la recherche d'une interaction ludique qui me permettrait de trouver les clés nécessaires pour continuer mon chemin. Le parcours

tracé par UDflugt Network partait des anciens quartiers ouvriers pour arriver dans les toutes récentes urbanisations, autour du bassin portuaire. Cela ouvrait des questions sur les nouvelles identités possibles : quels sont les rapports entre les habitants de ces nouveaux espaces urbains et les anciens quartiers en pleine transformation ? Est-ce que les nouvelles constructions prolongent le contexte socio-historique existant dans les quartiers avoisinants – ou est-ce qu'elles se posent au contraire en rupture avec le passé ? Au cours de ces balades artistiques, le déplacement du regard du visiteur permet de révéler l'espace public sous un autre angle que celui de la vie quotidienne. Metropolis emploie la fiction et le jeu pour créer une plate-forme où les citadins sont invités à repenser des mythologies et des poèmes urbains avec les artistes associés à la biennale.

En 2011, Metropolis a invité le collectif français Ici-Même (Grenoble), qui a investi les quartiers autour de la gare centrale Hovedbanegården avec leur projet *City Sound Concert*, dont le but est de faire entendre la ville. Afin de mieux se concentrer sur l'environnement sonore, les visiteurs acceptaient d'avoir les yeux bandés pendant quatre-vingt-dix minutes. Des performeurs silencieux guidaient les spectateurs un par un. Le chemin parcouru ne fut pas long, mais à chaque instant la performance a éveillé nos sens. Nous étions plongés dans une cacophonie urbaine faite du bruit des sirènes, des trains, des voitures, des annonces publicitaires, des valises roulantes et des voix.

Pendant ma balade, j'ai remarqué beaucoup de touristes italiens à Copenhague, parmi les Suédois et les Danois. Mon état de cécité temporaire a créé en moi la sensation d'être invisible, permettant de me rapprocher des gens afin d'écouter en douce leurs petites scènes de « reality show ». Il est possible que les autres « victimes » se soient senties envahies dans leur propre espace physique. Dans les pays nordiques, nous sommes habitués à ne pas trop côtoyer les inconnus. Cette expérience a donc influencé notre rapport physique à l'autre dans l'espace public.



Pierre Sauvageot, *Champ harmonique*. Photo : Vincent Lucas

Par ailleurs, les odeurs ont pris une place importante dans mon sens de l'orientation. Les machines à pop-corn dans un cinéma, le diesel, le fer des rails, la transpiration et l'urine, toutes ces odeurs suscitaient des images fortes. Certains bruits et signes olfactifs ont assailli ma conscience de façon assez désagréable, sans passer par un filtre culturel adoucissant. Curieusement, les sons les plus rassurants au cours de la promenade étaient les morceaux de musique classique – dans un ascenseur ! –, qui ont remis en cause mes préjugés sur la banalité des musiques d'ambiance.

Cette observation surprenante amuserait le compositeur éclectique Pierre Sauvageot, directeur de Lieux publics, centre national de création (Marseille). Reprenant les fameux propos de John Cage – « *Quand je veux écouter de la musique j'ouvre la fenêtre !* » –, Pierre Sauvageot considère que la qualité de l'écoute est très liée au contexte.

« *C'est étrange*, dit Pierre Sauvageot, lors d'un entretien réalisé à Copenhague, *il n'y a jamais eu une telle profusion de musique, et en même temps elle n'a jamais été aussi semblable. La musique est très standardisée, on ne l'écoute pas.* »

Mais il ne trouve pas du tout refuge dans les salles de concert. Trop codifiées, trop imprégnées

par les rituels sociaux, elles ne permettent pas de réelle rencontre avec la musique. Sa réponse a été de déplacer la musique hors des salles, dans des lieux où l'on ne s'y attend pas. Pour Metropolis 2011, Pierre Sauvageot a présenté *Champ harmonique*, parcours artistique avec cinq cent instruments éoliens, sur la plage d'Amager, devant un parc éolien maritime.

L'orchestre inclut entre autres des violoncelles harmoniques, des tambours vibreurs, des moulins à cloches, des épouvantails balinaïses, jouant avec le bruit du vent et des vagues. Malgré l'été pourri, *Champ harmonique* fut un vrai succès public à Copenhague. Pierre Sauvageot explique que l'expérience de visite par mauvais temps renforçait l'étonnement des visiteurs, réjouis par l'inattendu des sonorités : « *Quand les gens aiment quelque chose, c'est qu'ils ont envie de l'aimer. Ce champ d'instruments de musique éoliens répond à un désir.* »

Champ harmonique sera repris à Marseille en 2013 dans le cadre de la Capitale européenne de la culture. Dans la même ville, Pierre Sauvageot prévoit de « s'attaquer » à la gare Saint-Charles, avec son nouveau projet *Sacre ferroviaire*. Rendant hommage au centenaire de la création du *Sacre du printemps* de Stravinsky, Pierre Sauvageot réorchestre l'œuvre avec des

sons liés au voyage, traités à l'ordinateur. Sur les quais de la gare, le public pourra se reposer dans des chaises longues et y écouter la nouvelle version électronique dans des casques. L'idée est de l'emmener en voyage musical.

« *J'ai envie de faire sonner cette gare* », dit le compositeur. Mais il s'est rendu compte que les gares n'ont plus d'espace libre pour les interventions artistiques *in situ* : « *Dans la gare, il n'y a pas un millimètre qui ne soit pas calculé : il y a la publicité qu'on ne peut pas arrêter, les annonces de sécurité, les interdictions de fumer. On ne peut pas faire plus de bruit. En plus, tout le temps et les espaces perdus doivent être récupérés dans une logique de rentabilité. Donc la gare est devenue à la fois une place publique, le centre de la ville, mais en même temps tout y est organisé, tout est codifié. Rien n'est possible qui n'a pas été prévu. Il faut donc composer avec ça.* »

Pierre Sauvageot ajoute que ces restrictions règnent désormais sur la plupart des lieux urbains, où « *tout est millimétré* ». Chaque espace est assigné, on sait à quoi il sert. C'est pour cela qu'il cherche à aménager des espaces, au moins temporairement, pour inviter à une écoute intensifiée, « *parce que si on s'arrête, qu'on se concentre et qu'on écoute, on peut trouver un vrai plaisir de l'écoute du monde* ».

CONSTELLATION

Marches publiques
et installation
sonore et visuelle
par Ici-Même [Gr.]
Du 16 septembre
au 13 octobre

Par Luc Gwiazdzinski, géographe



Suivre une ligne droite conduit parfois à faire le mur, négocier le passage, traverser les rivières ou faire un grand détour pour retrouver sa trajectoire. Ici-Même a invité le public à six marches, exploration sensible des « territoires humains » comme autant de questions et de rencontres dans les flux d'énergie qui traversent la ville.

TUYAUX PERCÉS

Rendez-vous était donné dans une grande surface de bricolage de l'agglomération grenobloise. Une table vide, une pancarte fluo « ici même super-ordinaire ».

À l'entrée du magasin deux jeunes femmes me dirigent vers un groupe qui s'affaire déjà autour d'étranges tuyaux en plastique gris. Baskets, jeans, t-shirts, voire shorts et chapeaux couleur sable pour les plus aventureux. L'été sportif se prolonge. Drôle de spectacle ! Nous sommes parqués dans une allée, coincés entre des étagères géantes sur lesquelles repose du matériel de chantier : planches, bétonneuses, treillis et fers à béton armé... Prêts pour la traversée !

Mais que fais-je là un samedi après-midi de début d'automne ? N'avais-je donc aucun autre rendez-vous à honorer aux confins de ma semaine ordinaire ? Aucune randonnée en montagne programmée ? Aucune course à faire ? N'avais-je aucune autre « espèce d'espace » commercial de périphérie à visiter ? Mais la promesse de rencontres, fussent-elles imaginaires a fini par briser toutes les résistances. C'est Corinne Pontier d'Ici-Même Grenoble qui organise. Alors je suis présent, pour un « parcours super-ordinaire ». Pourquoi « super » alors que dans la société postmoderne la tendance serait plutôt à « l'hyper » ? Je reste bien seul avec mes questions.

Je papote un peu avec les visages connus. Je comprends qu'il faudra porter un tuyau à pied en traçant tout droit

vers un site d'assemblage. Projet « Constellation ». Un plan nous est remis. On va tracer tout droit. C'est le « protocole ». Pour l'instant il faut prendre sur la gauche.

La timidité n'a pas disparu. Les duos se cherchent encore avec leurs tuyaux. J'ai du mal à trouver ma place. Je me raccroche à un duo entraîné par madame L. Nous serons trois pour un tuyau. Je lis dans les yeux de quelques-uns qu'il est peut-être encore temps de faire demi-tour. Tout ceci est-il bien sérieux ? Il y a la crise financière et ses retombées, le chômage, des pauvres partout, des morts à venir, des drames et nous n'aurions rien trouvé d'autre à faire que de traverser Échirrolles en ligne droite. Et alors ? Serais-je moins coupable à la piscine, dans un café, devant ma télé ou sur un VTT ? Un peu honteux quand même. Bobo ?

Première station du chemin de croix. La traversée d'un ancien site industriel. Il faut escalader les grilles, passer les tuyaux. Des panneaux annoncent « chantier sous protection électronique », mais personne ne semble s'inquiéter. Plus loin, il faut s'engouffrer dans la brèche du grillage. Je retrouve les chemins de traverse qui sentent bon les mercredis après-midi de l'enfance. Dans le parc intérieur d'une résidence, un jeune homme énervé nous conseille de faire demi-tour. « Vous n'avez rien à faire là ». Il faut sortir par la porte. Personne ne porte attention au pisse-vinaigre et nous filons vers une nouvelle brèche dans une haie de thuyas – ils sont partout – cette fois. Passage plus facile et visiblement très usité. Ils sont tuyautés ces faînéants. Merci qui ?

Promenade dans les lotissements où l'on s'amuse à effrayer les habitants qui craignent l'arrivée de tuyaux et de pelleuses dans leur rue. « Ah non ! Vous n'allez pas creuser un trou devant chez nous ».

Sur le chemin, avec ce tube gris bien encombrant, je me demande si Corinne d'Ici-Même n'est pas en train de nous rouler dans la farine. Je retiens le protocole. Si un jour j'avais à construire ma maison je lancerais une idée de parcours. Il serait question de « traversées », de « ligne droite », de « barrière » et « d'éprouvé ». Adieu les frais de location de véhicule. Vive l'amitié revivifiée par le « faire ensemble ». Oui aux « zones temporaires d'autonomie mobiles ». Je plaisante alors que nous progressons à pas lents.

Arrêt devant l'hôtel discothèque Le Tango. On l'imagine abandonné. On traversera pourtant l'établissement avec la patronne. On apprendra juste d'un porteur de tuyaux qui souhaite conserver l'anonymat que l'endroit est réputé pour être un lieu de danse et de rencontre pour les anciens. Coup d'œil en arrière en traversant la route pour découvrir un paysage de campagne rattrapé par la ville. Quelque chose d'assez proche du site de l'hôtel dans lequel Jean-Paul Belmondo se terrait dans *Itinéraire d'un enfant gâté* de Claude Lelouch. Mon esprit vagabonde encore. Ce doit être le grand air. Merci qui ?

Nouvelle station et entrée par quasi effraction dans ce qui avait dû être un petit paradis, le jardin d'une petite maison basse avec sa grange et sa cour intérieure. Porte de la maison ouverte, meubles et objets abandonnés. Impression que les propriétaires viennent de partir. Par terre contre le bac en béton du lavoir, un arrosoir en zinc. Le même que chez mes grands-parents. Putain ! J'ai l'impression d'être un voleur de passé. Pire un vautour. En sautant de l'échelle qui permet de franchir le grillage, j'ai une pensée pour

ce paradis perdu. Un déambulateur abandonné trace une ligne de vie. J'espère qu'ils sont encore vivants. Ils doivent être bien tristes loin de leur petite maison. Autour ce sont des bâtiments de stockage, un univers de goudron, béton et métal. Comme si nous avions fait un saut dans les années 50. Impression de viol. Malaise.

Je jette un œil vers mes petits camarades et leur matériel. La campagne semble leur avoir fait du bien. Au passage, les tuyaux percés se sont ornés de divers végétaux. Leurs juvéniles porteurs les ont élevés au rang d'œuvres d'art. Nous nous déplaçons désormais avec des totems.

Nouvelle station. Nous sommes attendus par des complices qui nous poussent au crime. Il faut danser ou plutôt faire danser les tuyaux en rond sur une place. On s'exécute. Seul problème... la place est un toit de garage aux joints peu étanches. Une meute de copropriétaires se charge de nous ramener dans le droit chemin. Encore quelques rondes, un ou deux tuyaux volants brisés et il faut réparer. On aurait dû prendre garde. Sur une pancarte, il était pourtant écrit « jeux interdits ». On a préféré se souvenir d'un film et d'un petit air à la guitare. Ça devient long leur truc et si à chaque arrêt, il faut subir sans broncher les propos moralisateurs des chefs de tribus auto-proclamés des territoires traversés... on risque de ne pas s'en sortir. La prochaine fois, c'est sûr, j'emporterai avec moi quelques verroteries, de celles qui font briller les yeux des indigènes et vaciller toutes les certitudes.

Un peu d'air. On traverse une route pour se retrouver au stade. C'est l'occasion de partager le port de tuyau avec un habitant rigolard et d'improviser quelques courses avec tuyaux au milieu du stade. On mange quoi? L'habitant a visiblement déjà du monde à la maison. On le laisse filer vers l'apéro.

Nouvelle traversée de lotissement tendance « solide maison années 60 ». Le look est presque balnéaire. Nouveau retour en enfance, la Vendée, le soleil, les plages de sable... Je trouve même une camarade de voyage qui accepte de partager ces quelques madeleines architecturales avec moi. Qu'elle en soit remerciée.

Je me repose sur un vieux relax délicatement posé à un croisement – à proximité d'autres encombrants et déchets – pour attendre nos camarades retardataires. Ils arrivent au compte-goutte. Une partie du groupe aurait « sauvé une personne âgée tombée dans sa maison ». Je n'ai pas vérifié l'information mais je suis un bon garçon. Je fais confiance ! Notre aventure prend enfin du sens. Je me lève pour saluer le geste. Le groupe ressoudé repart. Quelqu'un a enfin eu l'idée d'assembler les tuyaux et nous voilà porteurs de serpents. Ressoudés vous dis-je !

Nous progressons dans un paysage improbable, copier-coller d'images de routes de campagne, d'immeubles collectifs de périphérie et de lotissements... longé par une voie ferrée qu'il faudra encore traverser. Il fait presque nuit. Dans les tours de l'autre côté des rails, la nuit sert d'écrin aux familles qui s'agitent en ombre chinoise dans la lumière de leur appartement. Des cellules toutes semblables. On imagine pourtant l'ambiance différente de chaque logement. Beau projet que celui qui consisterait à explorer tous les appartements d'une même tour afin de mesurer le savoir-faire des hommes, leur capacité à aménager un espace pour l'habiter. On en reparlera.

On arrive enfin au lieu de rendez-vous, aux Moulins de

Villancourt. Quelqu'un se risque : « Ça sent l'écurie... » Mon estomac répond à voix basse : « J'espère » ! Il crie famine. J'ai dû oublier de déjeuner. Et ces familles dans la tour qui doivent dîner... je m'égare. Ce doit être la fatigue.

Dernière route à traverser près d'un Campanile et d'une station de lavage. Carte postale de week-end en périphérie. Des cris pour l'accueil à l'entrée du moulin. Retrouver quelques visages disparus qui avaient dû faire l'école buissonnière. Parcourir le site du regard. Apercevoir dans une cour une sculpture de tuyaux gris. Entendre quelques mots sur celles et ceux « qui-ont-fait-la-grande-traversée-avec-bivouac-de-nuit » à Fontaine. Se jeter sur la soupe au potiron, une merveille. Avaler un bout de pain. Faire un bisou à Corinne avant de remonter dans un bus pour tenter de sauver ce qu'il reste de mon week-end « simplement ordinaire ».

En grimant les marches menant à mon appartement, je me souviens m'être demandé si cette histoire de marche en ligne droite avec des tuyaux avait bien existé. Un coup d'œil sur le smart phone pour vérifier la véracité d'une expérience. Parcours surréaliste d'une photo floue à l'autre. Merci qui ?

Plus tard, on expliquera à ceux qui voudront bien l'entendre le sens du parcours. « Une-expérience sensible-qui-laisse-sa-part-à-l'éprouvé-urbain ». On parlera des « micro-territoires », des « bulles traversées » et de « toutes ces barrières, murs, haies, portails qui fragmentent l'espace ». On évoquera l'émergence de « géo-artistes, l'artisanat de l'espace ». On dira un peu n'importe quoi pour faire l'intéressant entre psycho-géographie, Stalker et l'émergence d'un néo-situationnisme. Entre arnaque et enchantement, on laissera planer le doute en nous et chez les autres. Vérité vraie ou « rencontre imaginaire »...

« C'était bien » aurait pu dire Jean d'Ormesson qui doit se demander ce qu'il vient faire dans cette galère. Loin de Superman on se sent finalement bien dans nos costumes de « superordinaire ». Merci Corinne.

NB. L'histoire ne dit pas qui rapporta les tuyaux.



ICI MÊME

Fondé en 1993, Ici-Même [Grenoble] est un collectif à géométrie variable, regroupant trois à trente personnes selon les projets. Sa démarche est profondément ancrée dans l'espace urbain, envisagé comme lieu et objet d'expérimentation. Entremêlant sons, images, objets, paroles et gestes, la pratique artistique d'Ici-Même est protéiforme et transversale. Elle croise les approches et brouille les frontières entre les disciplines : jeu d'acteur, création sonore, installation, performance, graphisme, architecture, photographie, écriture, vidéo, sociologie de terrain...

Constellation, un co-accueil Hexagone Scène nationale de Meylan, La Rampe-La Ponatière Échirrolles et l'Amphithéâtre du Pont-de-Claix et en partenariat avec la ville du Pont-de-Claix, Radio Campus et la plate-forme chimique du Pont-de-Claix.
+ d'infos : www.icimeme.org

Des voyageurs de l'interstice en quête d'alter-tourisme

Dans ce contexte propice à l'instauration de scènes politiques, des événements s'installent dans le paysage alpin, qui détournent les lieux de loisirs et les pratiques récréatives de leur logique purement hédoniste ou naturaliste. Ainsi l'Altertour, « *tour cycliste familial en relais solidaire pour une nature sans dopage* » dont l'édition 2011 a visité les Alpes, propose un « *autre Tour de France* », parcouru en relais et parsemé de manifestations éducatives et festives. Il emprunte des voies vertes et traverse des communes ayant pris des arrêtés anti-OGM, accompagné d'une caravane d'information sur l'écologie et la solidarité, qui procède à des contrôles pour tester les émissions électromagnétiques des antennes-relais de la téléphonie mobile.

En septembre 2010, en pleine polémique sur l'expulsion des Roms et à l'initiative d'un petit collectif de guides de haute montagne animé par Yannick Vallença, des cordées citoyennes gravissent symboliquement l'aiguille de la République, reconstituent sur la Mer de Glace le tableau de Delacroix *La liberté guidant le peuple* et déploient au sommet du Grand Pic de la Meije une bannière déclarant « *Vu d'en haut, il y a de la place pour tout le monde* ». Même combat dans les Pyrénées au pic du Midi d'Ossau, où s'affiche une cordée « *Liberté, égalité, fraternité* ». Quant à l'*Ultra-sieste du Mont-Blanc*, organisée à Chamonix depuis 2009, en opposition à « *l'idéologie de la domination des autres et de l'environnement* », elle se présente comme contre-manifestation face à l'*Ultra-trail du Mont-Blanc*. Le passage inopiné de José Bové à Chamonix en 2003 aurait-il laissé des traces dans la capitale de l'alpinisme ?

Ce mouvement de reconquête d'un imaginaire politique ne se limite pas aux lieux et sites touristiques patentés. La ville elle-même devient le support d'expériences récréatives critiques. Le voyage pédestre de trois semaines *Ici e(s)t ailleurs*, organisé dans l'agglomération grenobloise par le

collectif Ici-Même et raconté dans l'ouvrage *Les paysages étaient extraordinaires*, illustre une démarche d'exploration des usages négligés de l'espace public : camping au pied des immeubles, hébergement chez l'habitant, performances et rencontres sur les marchés ou dans les maisons de retraite, collecte et diffusion de sons et d'images, etc. Avec comme point de départ des interrogations radicales pour le sens et les pratiques du tourisme : « *Qu'est-ce que je me retiens de faire dans ma ville ?* », « *Ça commence où, ailleurs ?* », « *À quoi reconnaît-on un étranger ?* » Et en se réjouissant d'avoir parcouru seulement quatorze kilomètres, ces visiteurs de l'interstice urbain prennent le contre-pied de la surenchère à la mobilité contemporaine. À travers cette exploration de nouveaux usages de la ville, nourrie d'une critique esthétique et idéologique, on retrouve le projet situationniste* qui cherche à transfigurer la banalité des espaces du quotidien pour dépasser l'aliénation d'un loisir inféodé au productivisme.

DES ESPACES-DISPOSITIFS POUR EXPÉRIMENTER UN VÉCU COMMUN

Collectif Ici-Même [Gr.]

Fondé en 1993, Ici-Même [Gr.] est un collectif à géométrie variable, regroupant trois à trente personnes selon les projets. Sa démarche est profondément ancrée dans l'espace urbain, envisagé comme lieu et objet d'expérimentation. Entremêlant sons, images, objets, paroles et gestes, la pratique artistique d'Ici-Même est protéiforme et transversale. Elle croise les approches et brouille les frontières entre les disciplines : jeu d'acteur, création sonore, installation, performance, graphisme, architecture, photographie, écriture, vidéo, sociologie de terrain... Pour répondre à la question posée, Ici-Même imagine une correspondance par courriels, entre Grenoble et Marseille, pour décortiquer et déconstruire ce territoire subjectif qu'est l'espace public.

À la question posée « Comment l'art modifie-t-il notre regard sur l'espace public ? », nous avons choisi de répondre à plusieurs voix, sous forme de notes circulant par courriel.

→ **Grenoble, 20.05.2011**

Artistes documentaristes, plasticiens, danseurs, acteurs, graphistes, preneurs de sons et électroacousticiens, se retrouvent pour inventer des situations à vivre dans lesquelles la personne et ses émotions (plus que nos *sus-citées* compétences), fondent un point de vue intime. La question du déplacement, physique mais aussi interne, déplacement de soi vécu à plusieurs, partagé avec d'autres, est fondamentale. Seul et à plusieurs, nous fouillons, rencontrons et allons tout près de personnes que nous n'aurions jamais rencontrées sans cette « mise en travail », cette immersion dans un flux de passants non convoqués ou dans un flux de personnes invitées à nous ouvrir leurs portes de façon inhabituelles, hors des réseaux déjà constitués dans les structures culturelles et associatives. L'autre, l'inconnu(e) est un premier déplacement. L'autre, dans les dispositifs d'Ici-Même [Gr.],

a toujours une place active et coproductrice d'un climat, d'une conversation, d'une matière, d'une énergie. Plus qu'une mise en récit utilisant le còllectage, qui risquerait l'instrumentalisation des personnes rencontrées, nous cherchons à ouvrir des espaces de pratique publique, des espaces-dispositifs qui invitent d'autres que nous-mêmes à percevoir cet état premier de déplacement, à expérimenter ce vécu commun. Sommes-nous encore les mêmes ensuite ?

Nos peurs se sont-elles déplacées ? Les lieux sont-ils faits des corps qui les traversent ?

→ **Marseille, 20.05.2011**

Changer et interchanger la question : comment l'œuvre modifie-t-elle notre regard sur la propriété privée ? comment la création peut-elle transformer l'espace public en temps commun ? qu'est-ce qu'un espace public ? en ville (c'est l'endroit où les chiens font pipi et caca ?), à la campagne (les bords de route où on fait du stop ?), à la montagne (le fond d'une crevasse où la sécurité civile viendra vous remonter ?)... comment les pratiques publiques – visibles par

tous – modifient-elles notre façon de vivre ensemble ?

→ **Belle de Mai, Marseille, 16.05.2011, entre 12h et 14h**

Y a-t-il un type d'art qui modifie le regard ?

Parlons de pratiques de l'art. Un art d'intervention discrète. Art discret d'intervention publique. L'art, plus que modifier, active, réactive : un art réactif. Action ou réaction. Actionnaire ou réactionnaire. Réactif ou réacteur. De nouveau acteur du champ (Duchamp Marcel). Transformateur du champ. Réacteur, dit moteur, dit nucléaire, dit catastrophe, dit révolution. Ou résolution. Un art de révolution ou de résolution. Ou accélérateur de particulier. Ralentisseur de particules. Bref, un art pratique. Pragmatique. Un art d'expérience. Un art sans œuvre, pas en laboratoire : à l'épreuve et sans éprouvette.

→ **La Fosse, Marseille, 18.05.2011, 10h**

Même si, depuis Duchamp, la formule kantienne de finalité sans fin peut être discutée, il me semble, comme ça, à vue de nez, que parler

Lai ville une nuit entière, le Metan scène nationale, Marseille, juin 2010
 © Photo : Ici-Même[Gr.]



ICI-MÊME [GR.] 2019 / revue de presse [extrait]

de modification, que l'art modifie... c'est beaucoup dire. L'art n'est pas une force en soi, ni une puissance, ni un pouvoir (comme l'économique, le politique, la guerre...).

Il ne s'agit que de modifier le regard... mais le regard sur l'espace public... voilà, le mot est lâché... l'espace public ; cela fait trois nouveaux mots bien problématiques non ? Regard, espace, public, notre regard face à l'espace public, notre regard mis en regard... Mais on pourrait reconnaître qui se cache derrière ce mot... N'est-ce pas l'avatar de tout un tas de vieux concepts, comme le réel, le monde, la nature (version XIX^e siècle) ou le cosmos (version Moyen Âge) ?

Ou alors c'est possiblement politique et alors je réponds avec mauvaise foi en disant que l'art n'a pas à modifier quoi que ce soit, il n'a pas à servir à quelque chose et c'est bien là dans cette niche, cet interstice, qu'il peut déployer ses regards, ses anomalies, ses versions infimes et infinies du monde... Si la question est politique, la réponse pour moi doit être politique. Comment la question du politique rentre et s'invite dans la pratique de l'art ?

→ **Marseille, 20.05.2011**

Comment alors simplement envisager la ville comme une œuvre commune, politique c'est-à-dire une œuvre de conflit ?

→ **Belle de Mai, Marseille, 16.05.2011, entre 12h et 14h**

De longs temps passés à être dehors, à faire, à penser dehors, dans l'espace public.

Croire que l'art peut changer les choses. *Re-poétiser* la vie. Balivernes. Croyance magique. Instrument de propagande.

Qu'est-ce que nous devons, les artistes, rendre acceptable ? Regardable ? Possible ?

Regarder longtemps une pomme modifie mon regard sur la pomme.

L'espace public est le sujet et l'objet.

Regarder quelque chose qui me regarde.

Brouiller les frontières, dormir chez quelqu'un que je ne connais pas, introduire du public dans du privé. Sans cesse.

Travailler publiquement. Être public.

→ **Train Fantôme, Grenoble, treize jours plus tard**

Jeudi 5 mai, dans une impasse qui donne sur la place Sébastopol, une de ces inscriptions poético-politiques (à défaut de pouvoir être précisément politique ou vraiment poétique ?) comme il en refléurait à Marseille : « DE LA LÉGÈRETÉ ET/OU RIEN ». On est ceux qui s'arrêtent, on arrange nos caddies, sculpture-minute. Transformer l'espace public ET/OU d'abord transformer nos usages de l'espace public : culti-

ver la disponibilité, la porosité, être ceux qui regardent en l'air et invitent à faire de même.

L'air de rien ET/OU avec légèreté ?

Oui mais c'est un début. L'espace public = le commun = l'expérience = la perception. Subrepticement, cultiver une perception anormale, faire un pas de côté, faire boule de neige.

Jeudi 5 mai, un peu plus loin, devant le métro Longchamp, nous avons fermé les yeux : à un moment ça a commencé ET/OU cessé d'être du travail.

→ **Grenoble, 15.05.2011, 23h**

Tout d'abord, il peut être nécessaire de préciser que nous parlons ici d'un art de la situation, du ré-agencement des données, de la recherche de nouvelles combinaisons spectateurs-acteurs-flux quotidiens.

De quel espace public parlons-nous : des centres commerciaux ? des rues piétonnes ? des parcs ? des gares ? des aéroports ? des aires d'autoroutes ? du cyber espace ? Nous agissons simultanément dans la rue et à la radio, nous jouons une fiction dans une grande surface de bricolage et dormons sur une scène de théâtre, nous dormons chez des inconnus qui deviennent nos complices et tout cela constitue un réseau d'informations et une conjonction d'intentions.

“... parler de modification, que l'art modifie... c'est beaucoup dire. L'art n'est pas une force en soi, ni une puissance, ni un pouvoir (comme l'économique, le politique, la guerre...).”

“L'art n'a pas à modifier quoi que ce soit, il n'a pas à servir à quelque chose et c'est bien là dans cette niche, cet interstice, qu'il peut déployer ses regards, ses anomalies, ses versions infimes et infinies du monde...”

Dans le français du XVI^e siècle, l'*estran- gement* est cette faculté, voulue ou subie, de se déporter de soi pour accueillir une parole autre, nouvelle, dérangeante. Nous pensons que c'est là l'enjeu de tout art de représentation : re-présenter les choses comme si elles étaient vues pour la première fois et, ainsi, perturber les sensations et les énonciations auto- matisées, déchirer les cartes postales qui tiennent lieu de paysages.

→ **Marseille, 20.05.2011**

J'en ai parlé un peu à Paris et, en fait, plusieurs personnes m'ont répondu que l'on ne peut pas répondre comme ça, qu'il fallait du temps. Franck a fini par me dire que, selon lui, ça crée de « l'intime collectif ». Une amie (Béa) m'a parlé d'un souvenir persistant de quai de gare peint en bleu pour un spectacle, et c'est vrai que la gare Saint-Charles est différente après les *Concerts de sons de ville*, même si ça s'estompe avec le temps, un son parfois ravive l'étrangeté. Après avoir vu une intervention dans la vitrine de l'Espace Culture de Marseille, mes yeux sont devenus bleus. Jess est d'accord avec Jacques pour dire que plus que le regard, c'est la perception même qui est modifiée. Ça change ta peau autant que ton regard. Galaxie me dit que cet art, ce peut être aussi celui des musées. Moi je crois que dans la confrontation

ou dans la pratique – car j'ai du mal à envisager un art dans l'espace public qui ne passe pas par une certaine forme de pratique – il y a un apprentissage, l'émergence d'une connaissance qui fait de cet espace une partie de notre territoire subjectif.

→ **Train Fantôme, Grenoble, lundi 9.06.2011, 16h**

Détourner, envahir, ralentir, contaminer, faire obstacle, dormir chez toi, se confronter, me réveiller dans vos draps, tenir réunion en pleine rue, faire disjoncter, manger debout, se faire pirate... Des actes hors-la-loi, diront certains. Des actes de hors-là, dirons-nous. Faire proliférer dans l'espace public et privé, des actes hors-là pour que se glissent des trouées dans le tissu social, économique et qu'un geste, peut-être politique, se profile. Sommes-nous des pirates ? À Marseille, j'ai navigué dix jours et dix nuits, en vrai pirate j'aurais pris la mer en ville, la mer-ville. La mer, ce lieu ni espace privé ni espace public, mais qui dans le droit romain était l'espace du commun... si cher aux pirates.

→ **Marseille, 20.05.2011**

Être pris dans une expérience où les contingences matérielles – se déplacer, manger, parler, dormir – sont les

fondamentaux d'une pratique « artistique » (oui, c'est important de mettre toujours des guillemets à cet adjectif). Marguerite Duras et Henri Lefebvre abordaient la vie matérielle ou la vie quotidienne comme une aliénation. Mais en repartant de cette aliénation, en y plongeant même, on peut trouver des sorties, des libérations qui passent par le dépassement d'une résignation. Repartir de zéro, de nos nécessités de vivant. Dormir, manger, parler, se déplacer. Point barre.

→ **Belle de Mai, Marseille, 16.05.2011, entre 12h et 14h**

Être de la partie.

Battre les usages, mélanger les attributions, redistribuer les fonctions : à coup de bluff ?

Excès privé, défense d'entrer, hospitalité, silence, stationnement autorisé, défense de s'afficher, voix réservée...

→ **Échirolles, 23.05.2011**

Depuis le central de télésurveillance, un veilleur surveille et c'est son métier. Il surveille des images de l'espace public. Les images ont alerté le veilleur (samedi : foulards colorés et fleuris, caddies à roulettes et anomalies de vitesse des passants ont « alerté »)¹. L'officier de police a reçu l'ordre d'intervenir ce lundi car les images vues depuis la salle de contrôle ont été traduites comme suit : « des Roms s'installent dans le parc public ».

Collectif Ici-Même (Grenoble)

www.icimeme.org

Gilles Guégan, Corinne Pontier, Daphnée Gaspari, Ève Lonchamp, Vincent Bonnet, Jacques Boyer, David Bouvard, Samuel Ripault, Jessy Coste, Aline Maclet, Stéphanie Lemonnier, Frédéric Arcos, Antoine Mahaut, Jacques Nicolini, Laurie Peschier-Pimont, Cyrille André.

Des espaces-dispositifs pour expérimenter un vécu commun

NOTES

1- Équipe d'Ici-Même [Gr.] en cours de repérage pour la création de *Concerts de sons de ville* programmés par la Rampe d'Échirolles.



ICI-MÊME [GR.] 2019 / revue "de presse [extrait]"

ARPENTEURS DE L'OMBRE

Ils militent pour une culture de la chose nocturne ou travaillent dans ces zones d'ombres et de liberté où la ville et la vie gagnent en intensité. Rencontres avec des passagers de la nuit.

Le rendez-vous a été pris, sans y réfléchir, dans un bistrot baptisé L'Etoile manquante. Luc Gwiazdzinski, dont le nom polonais signifie –incidemment– «celui qui vient des étoiles», se propose de jouer les éclaireurs. Géographe de son état, il a fait sienne depuis vingt ans l'inépuisable question des nuits urbaines. Depuis, il en est devenu l'un des plus fervents avocats (lire aussi p. 15).

Le mythe

A l'écouter s'enflammer sur la nuit, on finirait presque par se demander si le jour a un quelconque intérêt, sinon celui de nous mener au crépuscule. «*Marre d'entendre parler de la nuit comme du lieu de l'insécurité. C'est un formidable terrain de créativité, les architectes en "charrette" y dessinent la ville de demain, les transports, les solidarités s'y réinventent. Caricature du jour, la nuit révèle l'homme; elle permet une relecture de la ville dans ses tensions et ses*

inégalités.» C'est un fait. La nuit comporte encore nombre de zones d'ombres. Elle reste un espace mythifié, que l'on diabolise ou que l'on enchante, au choix. Synonyme de dangerosité pour les uns, de liberté pour les autres. Une liberté partiellement illusoire, selon Luc Gwiazdzinski. «*Bien sûr, c'est le lieu de notre rapport à la transgression, de la première consommation d'alcool, du premier rapport sexuel. Mais on est comme des papillons de nuit, on va là où va la lumière... au centre-ville. Et puis, l'offre de transports se réduit, les espaces collectifs ferment, les services publics s'arrêtent, tout est plus cher. On rentre dans un système de tribus, avec ses codes, ses discriminations, ses physionomistes aux portes des clubs...*»

L'expérience

Le géographe dort peu, ne se lasse pas d'observer le petit théâtre de la nuit –le ballet des travailleurs du petit matin chassant les nomades noctambules–,

AGENDA

23-25 avril
La 2^e Zone
artistique
temporaire
de Montpellier
investit le parc
de Méric du lever
à la tombée du
jour, "pour une
poétique de la
nuit urbaine".

Après une traversée de nuit, “ce qui est intéressant, c’est l’élu qui dit: On va boire un coup? Et on se retrouve à la caravane-snack dont il voulait se débarrasser.” Luc Gwiazdzinski

milite pour une ville ouverte 24h sur 24 tout en regrettant la « diurnisation » d’une nuit plus livrée aux marchands qu’aux poètes. Il faut dire qu’il a longuement traversé, by night et à pattes, une centaine de villes d’Europe, où il a traîné étudiants, urbanistes, artistes et autres responsables politiques. « *Ce qui est intéressant, c’est l’élu qui court après le dernier bus, ou qui dit: « Bon, on va boire un coup? » Ok, mais où? Et on se retrouve devant la petite caravane-snack dont il voulait se débarrasser parce que ça ne faisait pas terrible dans une logique de ville internationale marketée... »*

Luc Gwiazdzinski n’est pas seul au royaume des arpenteurs de la nuit. Au hasard de détours, l’homme pressé a pu croiser les artistes du groupe Ici-Même Grenoble. Eux aussi embarquent marcheurs et marcheuses hors des hypercentres pour redécouvrir « *la ville une nuit entière* » (lire aussi p. 14), eux aussi ont des protocoles de travers(e) pour éprouver cet espace-temps. « *La ville la nuit est déjà un spectacle en soi* », confie Corinne Pontier, directrice artistique du collectif qui brouille les pistes avec éloquence pour nous faire vivre de splendides expériences. Remonter un quai de gare à contre-courant, marcher paupières closes pour entendre la ville, suivre une ligne droite jusqu’à traverser les appartements d’une cité assoupie. « *On cherche à fabriquer des états de perception altérés, amplifiés, à vivre en groupe des événements du réel qui pourraient être fictionnels, à aiguiser la réceptivité pour qu’on soit capable de les vivre... Dans un rapport incertain au temps, au corps, et aux rencontres, dans une forme d’intervention sauvage (sans autorisation), nous militons pour qu’on ne confisque pas la ville la nuit, pour des usages spontanés qui décalent les points de vue.* »

L’exagération

Ils sont quelques-uns à la revendiquer sans corset, cette nuit qu’ils ne veulent pas domestiquée. Ex-infirmière de nuit convertie à la recherche en sciences de l’éducation, Anne Perraut Soliveres a sillonné pendant quarante ans les couloirs endormis de l’hôpital. La nuit a toujours été son « *temps d’existence intense* ». Celui qui l’intriguait, petite, quand sa mère veillait mystérieusement après l’avoir bordée. Celui où elle échappait, jeune fille, aux sollicitations d’une fratrie nombreuse ou à l’angoisse du vide en lisant jusqu’à plus soif. Celui où elle fût pour la première fois confrontée à la mort violente, un suicide au pied de ses fenêtres, la veille

de l’oral pour le diplôme d’infirmière. A l’heure de prendre son premier poste, elle n’a pas choisi la nuit pour la nuit, mais pour tâter de la chirurgie. Sauf qu’après y avoir goûté elle ne pouvait plus envisager de « *retomber dans le jour* ». « *La nuit exagère le sentiment d’être; rien n’y est prévisible. Les patients sont dans leurs trouilles, ils dorment peu par peur de ne pas se réveiller. S’ils peuvent exprimer ce qui les travaille vraiment, c’est bien dans ce temps qui n’est plus encadré, ponctué par les rites du jour, repas, visite, prise de sang. On parle rarement de la nuit et du beau temps.* »

La résistance

Pour l’infirmière, un simple aller-retour pour porter les poubelles peut devenir un voyage au bout de la nuit. Solitude, débrouillardise, hiérarchie inexistante, et licence pour un humour spécieux... Le soignant de nuit acquiert l’autonomie d’un touche-à-tout, et l’humilité de celui qui, confronté à ses limites et privé de l’arsenal de métiers du jour, se trouve contraint de chercher en soi des forces insoupçonnées ou de faire corps avec ses pairs de garde. Solidarité obligatoire. « *On a besoin de tricoter de bonnes relations, de partager ses compétences et ses incompétences. On n’est pas dans l’esbroufe, la nuit ne supporte rien. Le plus gros travail consiste à résister au sommeil, pour favoriser celui du patient. Cela demande des stratégies, des savoir-faire. Les prescriptions du jour n’en tiennent jamais compte.* » Ces savoirs, Anne Perraut Soliveres en a fait une thèse, puis un livre¹. Cadre hospitalier, elle les a également défendus, jour après jour, auprès des instances diurnes de l’hôpital. Elle a, littéralement, fait tomber des murs érigés entre différents services, autarciques de jour, mais complémentaires de nuit. Mais elle ne voudrait pour rien au monde d’une officielle gouvernance nocturne. « *Je suis pour une bienveillance à l’égard de la nuit. Pour qu’il y ait un conseil, une réflexion sur ce qu’il ne faut surtout pas faire. Laisser la nuit être colonisée par le jour? Moi je suis contre, contre le fait qu’on y fasse de la production par exemple. Il faut conserver le travail de nuit là où on ne peut pas le différer.* » Car l’homme est un animal physiologiquement diurne: « *Combien de fois ai-je dit que je donnerais ma vie pour un lit?* »

C’est un constat commun dans la constellation des observateurs de la nuit que résume la psychosociologue Catherine Espinasse: « *On vit dans une dictature du jour.* » Quand, après avoir suivi les allées et venues des jeunes le soir², elle s’est penchée avec sa consœur Peggy Buhagiar sur les →

Espèces d'espaces

Voici comment, au retour d'un voyage ingrat aux Antilles, au printemps, je fus conduit à parfumer l'aéroport Aimé-Césaire du Lamentin (Martinique). Voyage en trois jours : aller le samedi, cinq heures de retard sur le vol. Idem au retour, le lundi. Entre ces longs séjours en salles d'attente et cabines, un long dimanche à éplucher des dossiers. De toute façon, il pleuvait. La pluie tropicale ininterrompue, c'est spécial. Bref, le train-train. Le lundi, à peine viens-je d'apprendre le nouveau retard de cinq heures, que je tombe, aux bagages, sur une vigile de société privée qui se prend pour sa fonction. Et s'en prend, dans la foulée, à la misérable goutte d'eau de toilette qui traîne dans mon vieux vaporisateur.

Après qu'elle eut répété pour la quatorzième fois : « Monsieur, il faut détruire le flacon ! », non sans grandeur, je rétorquai : « Il n'en est pas question une seconde ! J'ai quelque peu connu M. Aimé Césaire, chère madame. Avec votre permission, je vais parfumer son aéroport. » Césaire venait de mourir. Et là, pschitt ! pschitt ! je parfume à tout va l'aéroport du Lamentin. Ce qui m'aura donné l'occasion rare d'entendre la dame en uniforme, surarmée soit dit en passant, lancer dans son talkie-walkie : « Jean-Jacques, viens de suite ! Il y a un monsieur qui est en train de parfumer l'aéroport ! »

Ledit Jean-Jacques, contrairement à sa subor-

donnée, avait sensiblement suivi les deux semaines de stage de la cellule psychologique. Toujours est-il que trois minutes plus tard, le temps que je lui avais imparti d'un drôle d'air trop calme, Jean-Jacques, surarmé lui aussi, m'installe dans le salon Privilège, auquel je n'ai évidemment pas droit. En un sens, la recette est simple. Simple-ment, garder tout son calme.

J'aurais tout oublié de cette scène, n'était-ce le trio surprenant, en bout de voie, le samedi 13 décembre, vers midi, au retour d'un récital formidable de Patrick Bruel à Tours. Au bout du

Chronique

Culture Francis Marmande

quai, donc, un homme d'apparence normale, tient par le bras deux femmes d'apparence encore plus normale et qui ferment les yeux. Immobiles tous trois. Le flot des voyageurs s'étant dispersé, l'homme pilote le trio, le fait pivoter, et à pas lents progresse vers la sortie. La gare d'Austerlitz, gare de pauvres sans TGV ni travaux achevés, a un certain air tchécoslovaque qui ne me déplaît pas. C'est alors que j'avisé un deuxième trio, puis, plus loin, un troisième. Autour, personne ne s'aperçoit

de rien. Personne ne s'étonne non plus du trio plus courant dans les gares, depuis le plan « Vignipirate », ces trois postadolescents en treillis, armés de pistolets mitrailleurs et autres canons 75. Ils semblent si fragiles et un peu égarés. L'un d'eux, pas forcément la jeune fille, s'affolera-t-il pour rien, un de ces quatre matins ? En termes de probabilités, la réponse est oui.

Renseignements pris, les autres trios participent d'actions artistiques qui jouent et pratiquent la ville. Projet conçu par le pôle des arts urbains pour la coopérative De rue et De cirque (www.2r2c.coop) ou le collectif Ici Même (www.icimeme.org). Ni science ni parapsychologie, de simples flâneries à l'aveugle pour retrouver les bruits d'un instant de la ville. Entre rêverie, fiction et strict réel des sons redécouverts. Ou comment traverser le quotidien et l'oubli. Ce qui m'a rappelé l'expérience involontaire d'une étudiante américaine. En séjour linguistique à Paris, elle se fait faucher son MP3. Et là, merveille, elle entend son immeuble, elle entend l'escalier, la rue, les oiseaux, les klaxons, des voix. Elle écoute la ville. Elle ne se rappelait plus que son corps équipé est pour ça. Bref, tout reste à réinventer. Inutile d'enchâter l'espace d'un mobilier urbain et de guirlandes de Noël aussi déprimants qu'un îlot directionnel. Il suffit de le réécouter. ■

Courriel : marmande@lemonde.fr

Fred Paillet & Samuel Ripault

À quoi participe-t-on ?

Quel est le rapport de l'œuvre d'art avec la communication ? Aucun¹.

Gilles Deleuze

Se poser la question de la participation du spectateur à une proposition artistique revient à supposer d'abord une relation, dans laquelle il serait engagé. Il s'agit d'essayer de comprendre quels systèmes de relations sont en jeu face à l'art, afin de pouvoir évaluer en quoi la notion de participation a pu en transformer la nature.

Robert Morris fut l'un des premiers à introduire cette notion de participation. Son installation *Participation; objects*² avait la forme d'un parcours du combattant que le public était invité à emprunter à travers la Tate Gallery. L'œuvre était pour ainsi dire inachevée dans l'installation de Morris, jusqu'au moment où les participants la réalisaient en la parcourant. La participation, ici la mise en mouvement du corps dans un lieu dont il n'avait pas l'habitude, engageait une autre appréciation du dispositif, qu'un regard passif aurait cantonné à la sculpture. En vivant le parcours, l'œuvre devenait autre chose, questionnant justement la relation de passivité empreinte de respect, instituée dans l'espace muséal entre le spectateur et l'œuvre.

Avec l'essor de la participation au sein de propositions comme celle de Morris, la place habituellement dévolue au spectateur dans la relation à l'œuvre a changé. Si le spectateur n'y est peut-être pas tout à fait devenu acteur, il est certainement devenu *agissant*. Depuis les années 1970, le spectateur a été invité à agir de plus en plus souvent. À travers des approches de la performance, de l'installation, de la création d'environnements immersifs, d'un art dit « participatif » et d'œuvres « interactives », cette question de la relation du spectateur à l'œuvre a été profondément travaillée.

Participation, interactivité

Dans une installation interactive d'un tout autre genre, Martin Le Chevallier invite le spectateur à agir dans l'œuvre de la même manière. *Vigi 1.0*³ est un assemblage d'écrans de vidéo-surveillance urbaine imitant les quartiers d'une ville ressemblant au jeu vidéo *SimCity*. L'installation demande la participation du spectateur ; il doit identifier et cliquer sur les personnages qui contreviennent à la loi (prostitution, drogue, agressions) dans les portions d'espace public qui lui sont présentées. L'installation génère une participation intensive, sous une forme ludique, le logiciel augmentant sans cesse le nombre d'infractions commises. Le spectateur entre rapidement dans une frénésie visuelle et paranoïaque, en faisant lui-même l'expérience de son autorité et de son délire de sanction.

Dans la proposition de Le Chevallier, l'interactivité se situe entre le spectateur et l'œuvre, mais elle laisse l'auteur hors du jeu, positionné, en amont, au rang de programmeur de l'expérience vécue par le spectateur-flic. D'une certaine façon l'œuvre filtre, fait écran entre le spectateur et l'artiste, ne laissant échapper que le seul propos que ce dernier désire présenter.

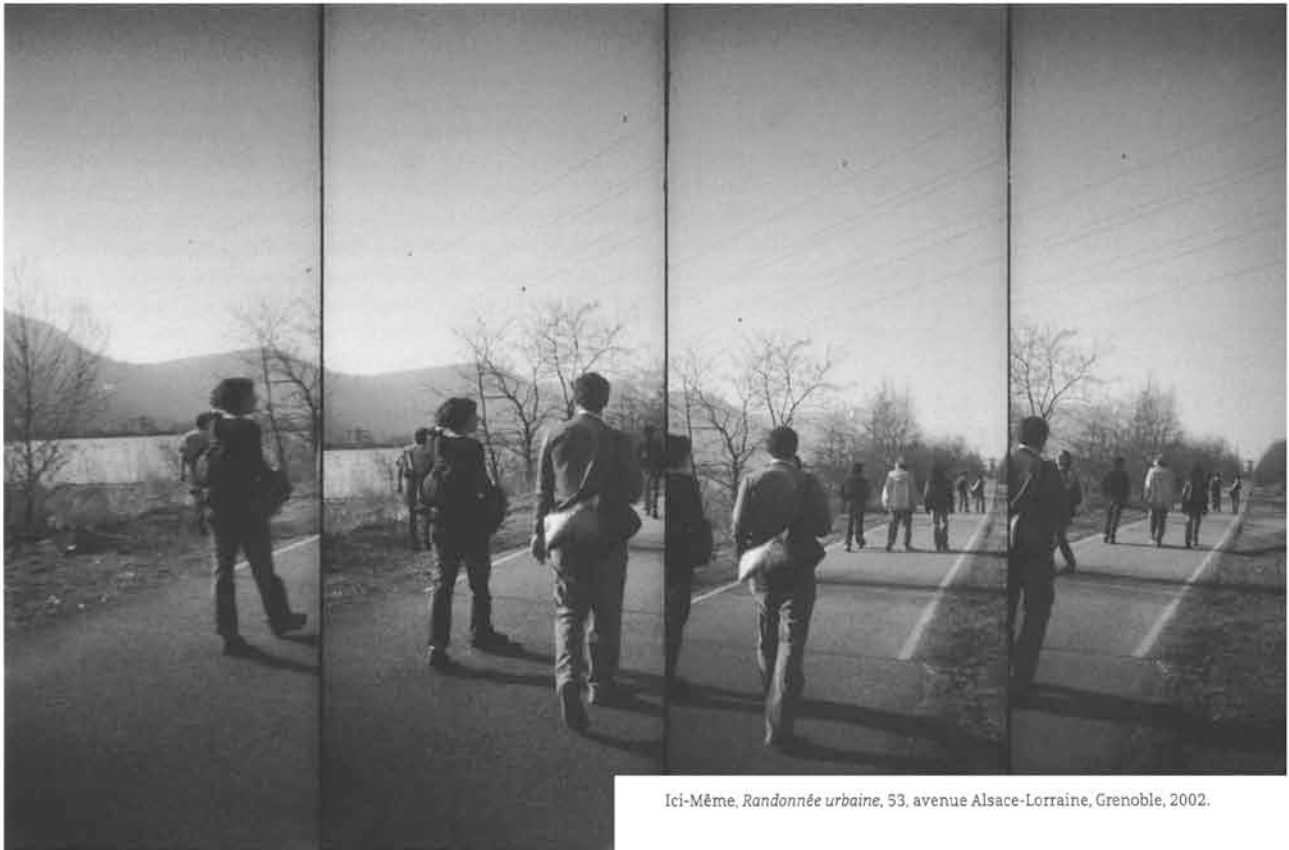
Si l'on se concentre sur les relations qu'ils autorisent, *Vigi 1.0* et *Participation; objects* fonctionnent de la même manière : *virtuellement*, l'œuvre est déjà là, c'est-à-dire prédéfinie, programmée par son auteur, et c'est l'acte du spectateur qui la révèle. Mais quel que soit le degré d'intensité physique ou physiologique de la participation du spectateur, elle ne le place jamais dans une relation symétrique à l'auteur. La relation établie est hiérarchisée – asymétrique – sur le plan du discours et de la proposition : l'action du spectateur le rapproche sensiblement de ce qui a été conçu par l'artiste mais ne lui permet pas d'entrer avec celui-ci dans une relation de réciprocité. Comme on pourrait dire que le regard fait le tableau, c'est l'acte participatif qui réalise l'œuvre interactive. Mais si l'activité physique des visiteurs s'est largement développée dans les lieux d'art, l'auteur n'en reste pas moins inaccessible et invisible derrière le paravent de l'œuvre. Et le spectateur est, quant à lui, cantonné à interpréter le *pro-gramme* de l'artiste, c'est-à-dire, étymologiquement, ce qui a été *écrit-pour*, donc écrit auparavant, scripté, prévu.

Virtuel / Possible

Sur ces deux exemples impliquant la participation des spectateurs à une œuvre, nous venons de mettre en balance la relation spectateur/œuvre (induite par la participation) avec la relation spectateur/artiste, qui n'est pas remise en question, quel que soit le niveau de participation exigé du spectateur. Comment, dès lors, penser autrement les termes de la relation entre l'auteur et le spectateur ?

Dans son ouvrage *Sites et Paysages*⁴, Anne Cauquelin distingue le *virtuel*⁵ – ainsi que nous avons qualifié de virtuelle l'apparition des œuvres de Morris ou de Le Chevallier dans l'acte des spectateurs – de la notion de *possible*.

Cauquelin définit le virtuel comme un *infini actuel* : il est une affaire de mathématiques, il permet de poser un rapport à l'infini, mais les virtualités sont prédéterminées, comme déjà là, contenues dans le programme de l'œuvre. De l'autre côté, le possible tient d'avantage de la fiction : il est *inactuel*. Le domaine des possibles n'est pas infini, il est borné par la crédibilité des interprétations, mais celles-ci ne sont pas prédéterminées, elles ne font pas partie de l'œuvre a priori.

Ici-Même, *Randonnée urbaine*, 53, avenue Alsace-Lorraine, Grenoble, 2002.

Distinguer ces deux notions est important pour aborder l'œuvre d'art virtuelle comme un processus programmé qui, tout en se déployant à travers la multitude de ses virtualités, de ses effets, relègue le spectateur à un statut d'opérateur. Le spectateur déclenche et alimente un processus, sans que soit remise en cause sa relation – hiérarchisée et asymétrique – à l'auteur. En effet, nombre de propositions interactives ou participatives invitent à appuyer sur un interrupteur en guise d'interactivité. La démultiplication et la complexité des interrupteurs ne changeant rien à l'affaire.

En revanche, ouvrir le domaine des possibles, au sens de Cauquelin, c'est ouvrir les possibilités indéterminées d'interprétation et d'expérience de l'œuvre dans son contexte. Elle devient une *situation*, sur laquelle ni l'artiste ni le spectateur ne peuvent exercer d'autorité préétablie. Il ne s'agit plus ici de communiquer un message prédéfini (aussi complexe et pertinent soit-il), mais d'établir les conditions d'une expérience dans laquelle chacun, auteur et spectateur, coexiste au même niveau.

Spectateurs et artistes en usagers

*Le Poulpe*⁶ est une installation sonore interactive du collectif nantais Apo 33. À la Friche la Belle de Mai, comme lors des propositions précédentes, le dispositif ne s'installe pas dans les espaces d'exposition mais se déploie dans les bureaux, les couloirs, les espaces communs et extérieurs. Les sons provenant de l'activité du lieu y sont prélevés, transformés puis reproduits à travers ces mêmes espaces. Ici, la technologie informatique et électronique infiltre le réel dans son quotidien, sans qu'il soit possible d'en maîtriser ou d'en prévoir le résultat : *Le Poulpe* est un automate, il est possible de jouer avec lui en produisant volontairement un son qui aura des répercussions dans l'installation, mais la part d'aléatoire du programme le rend imprévisible tant pour l'auditeur que pour ses créateurs.

Techniquement, l'œuvre est un dispositif programmé, dont le principe aléatoire démultiplie les virtualités. Mais c'est aussi une entité autonome qui, en infiltrant l'environnement réel, n'appartient plus à personne et devient ainsi réappropriable. La manière dont les auditeurs deviennent aussi les usagers de l'installation, quotidiennement, ouvre la possibilité

de redéfinir les termes de la relation qu'ils entretiennent avec elle, de l'acceptation au rejet, au détournement, à la subversion de la proposition.

Il n'est plus besoin ici de parler de participation à l'œuvre, mais véritablement d'*usage*, dans un sens sociologique. On peut penser à Michel de Certeau, le « Poulpe » devenant un espace public, appropriable et propice à « l'invention du quotidien » : le geste *stratégique* qui met en place l'installation – qui programme le dispositif dans ses virtualités – s'efface en s'exposant aussi à sa dé-programmation, c'est-à-dire en offrant la possibilité de son détournement *tactique*⁷ dans l'*usage*.

Dans ce cas, l'aléatoire permet une désappropriation de l'œuvre, qui dénoue le rapport hiérarchique entre auteur et spectateur, et ouvre un nouvel espace de possibles : chacun se trouve à égalité devant son usage et sa réappropriation possibles d'un environnement autonome. Les termes de la relation à l'œuvre ont changé parce que c'est l'œuvre elle-même qui s'est déplacée : elle ne vient plus se substituer à l'auteur sous la forme d'un message écrit à l'avance, qui excluait ce dernier de l'interaction. Devant l'automate, chacun se trouve à la fois spectateur et usager.

1. Conférence à la FEMIS, Paris, 1987.

2. Robert Morris, *Participation ; objects*, installation à la Tate Gallery, Londres, 1971. L'exposition fut fermée après cinq jours, à la suite d'un accident.

3. Dans le cadre muséal, cette œuvre de 1997 était présentée dans un très grand format de projection, une version « jouable » est téléchargeable en ligne au www.martinlechevallier.net.

4. Anne Cauquelin, *Sites et Paysages*, Paris, PUF, 2002, p. 130-131 et suiv.

5. L'omniprésence d'Internet et des réseaux a galvaudé le terme « virtuel », mais il est bien ici à prendre dans son sens premier. De savoir si la technologie véhicule ou non une capacité intrinsèque à modifier la relation auteur/spectateur n'est pas ce qui nous préoccupe ici.

6. Installation à la Friche la Belle de Mai, Marseille en 2006-2007. Voir www.apo33.org.

7. « Stratégie » et « tactique » sont ici à prendre au sens de M. de Certeau, cf. *L'invention du quotidien*, Gallimard, Paris, 1980.

Situation et réciprocité des actions

D'une autre manière, les « implantations » du collectif Ici-Même s'attachent à brouiller les rôles d'auteurs et de spectateurs afin d'ouvrir un espace de réciprocité. Au « 53⁸ » se sont croisés, jours et nuits durant deux mois, le public d'une maison de la culture, des artistes, des habitants, des passants curieux et des voyageurs. De multiples entrées (une galerie d'art, une boutique ouverte le jour, un hall d'hôtel...) ouvraient l'accès à un immeuble de quatre étages. Le collectif, qui a longtemps investi les interstices urbains délaissés ou les friches industrielles, décrit l'endroit comme une « friche verticale », un espace dont la fonction s'efface derrière la manière que chacun a de s'en saisir. À l'intérieur, la place des spectateurs, acteurs, habitants ou voisins n'est plus déterminée. Tout est spectacle et plus rien ne l'est, la performance ne conçoit plus ni début ni fin, plus de distinction entre participants et auteurs, tous deviennent au même titre usagers d'un lieu à s'approprier et co-auteurs d'une expérience à vivre. Ici, la proposition artistique consiste avant tout à déconstruire la relation à la proposition artistique elle-même. Les positions d'acteurs et de spectateurs, en devenant indistinctes, permettent d'engager un rapport de réciprocité entre des individus au sein d'une situation dont chacun devient l'auteur, le co-producteur.

Dans le cas d'Apo 33 comme dans celui d'Ici-Même, l'œuvre ne véhicule pas de message, elle ne communique pas. En revanche, elle pose les conditions de possibilités d'une expérience dont le sens, irréductible à la transmission d'un discours, se fait jour dans la multiplicité des possibles. Pour reprendre les termes de Cauquelin, la fiction de l'œuvre se réalise dans ses usages possibles, sans que n'aient pu être prédéterminées les manières d'interpréter la proposition.

Rencontrer, rendre compte

Le travail de Olga Boldyreff⁹ propose, au sein d'un même processus, deux façons d'être « pris » dans l'œuvre. Boldyreff fait du « tricoton », elle produit des cordes de laine dans l'espace public, sur les bords d'un fleuve russe ou dans des bibliothèques, des ateliers de femmes. Elle le produit en discutant, en racontant, en écoutant. Dans cette situation, il y a bien une artiste, mais les spectateurs sont devenus des compagnons de production, des complices qui « disent » autant que l'artiste elle-même dans ces moments de rencontre.

Par la suite, les cordes tricotées deviennent les contours de dessins géométriques installés dans des centres d'art et des galeries. Ils deviennent la trace, le souvenir des rencontres passées. Ils sont aussi œuvres plastiques à part entière et gagnent dès lors de nouveaux spectateurs, mais qui n'auront pas, quant à eux, un plus grand impact sur l'œuvre exposée. Celle-ci n'est plus que le récit, le *compte-rendu* d'une expérience : tout a déjà eu lieu avant et ailleurs.

Le retour à l'espace muséal chez Boldyreff, tout comme le livre d'Ici-Même¹⁰, vient documenter l'expérience auprès d'un autre public et interroge les conditions d'accès, de visibilité et d'existence d'œuvres engageant la réciprocité dans la relation entre artistes et spectateurs. L'expérience y est rapportée pour l'institution culturelle et pour son public sous la forme d'un message transmis, induisant une relation fondée sur un programme. Au niveau institutionnel, le compromis semble incontournable : c'est de cette manière documentaire que nous accédons à beaucoup d'expériences contemporaines, comme les « marches » de Francis Alÿs¹¹ ou de Denis Moreau¹².

Pour retrouver une visibilité institutionnelle, la nécessité de rendre compte de situations sur lesquelles ni l'auteur ni le spectateur ne peuvent exercer d'autorité préétablie met en évidence l'autorité que l'institution exerce elle-même sur le regard de ses visiteurs et sur la production de ses créateurs. Celle-ci ne semble pouvoir se départir d'un modèle relationnel hiérarchisé et asymétrique, par lequel elle garantit toutefois l'identification de l'objet auquel on se trouve confronté comme objet d'art.

En revanche, la dimension artistique de l'automate d'Apo 33, des situations d'Ici-Même ou du processus de création de Olga Boldyreff n'advient qu'en tant que possible dans l'interprétation des expériences vécues. Les termes d'auteur, de spectateur ou même de participation à l'œuvre s'avèrent insuffisants pour qualifier les relations particulières qui sont mises en jeu dans ces propositions.

Si la question de la participation, de l'action et des relations n'est qu'un problème de vocabulaire, il s'agit alors de transformer celui-ci, sinon de le dissoudre. Ou encore, comme le préconise Ici-Même, de construire délibérément « un jargon [...] renégocié en permanence, coproduit selon les rencontres¹³ ».

8. Implantation du collectif Ici-Même (Grenoble) dans un ancien Hôtel social au 53, cours Alsace-Lorraine à Grenoble, en 2002. Voir *Les Paysages étaient extraordinaires*, Tous Travaux d'Art, Grenoble, 2004 et www.icimeme.org.

9. Voir www.faux-mouvement.com/04Expositions/boldyreff/ete2002/expo.html.

10. Op. cit., *Les Paysages étaient extraordinaires*.

11. Voir *Dérives*, dans *esse*, n° 54 et 55, 2005.

12. L'essentiel du travail de Denis Moreau apparaît sous la forme d'une documentation en ligne. Voir www.banlieuedeparis.org.

13. Op. cit., *Les Paysages étaient extraordinaires*.

Fred Pailler [polikfr@yahoo.com] est doctorant en sociologie au CSRPC-ROMA à l'Université de Grenoble 2 et membre de l'Observatoire des Mondes Numériques en Sciences Humaines à Paris. Il développe parallèlement des recherches sur les sociabilités en ligne, la question de la sexualité et du genre et la sociologie des œuvres d'art.

Samuel Ripault [sam@palimeursault.net] est musicien et plasticien. Il développe depuis dix ans un travail autour de l'environnement sonore et de la phonographie, sous le nom de Pali Meursault. Il a co-fondé le label Universinternational et publié dans les revues *Opus-Sociologie de l'Art*, *esse* et *Revue & Corrigée*.

SOCIÉTÉ

Quand la psychiatrie mélange l'art au Valium

Depuis vingt-trois ans, le bâtiment 3 bis F de l'hôpital psychiatrique d'Aix-en-Provence accueille des artistes en résidence – gens de théâtre ou de cirque, peintres ou poètes. Une initiative unique en Europe.

EL MUNDO
Madrid

Trois heures de l'après-midi. Vingt personnes se massent devant l'entrée du centre d'art contemporain 3 bis F, situé dans l'enceinte de l'hôpital psychiatrique Montperrin d'Aix-en-Provence. Les membres de la compagnie de théâtre Ici même, un collectif grenoblois, leur ordonnent de fermer les yeux. Pendant un peu plus d'une heure, les patients de l'hôpital – schizophrènes, psychotiques à divers stades ou toxicomanes et alcooliques – ainsi que les visiteurs inscrits à cet atelier vont tenter d'éprouver les sensations auxquelles se confronte un aveugle. But de l'action ? Echanger des sensations, rapprocher des mondes habituellement opposés et favoriser une interaction entre des artistes qui trouvent, dans ce lieu si insolite pour la création, leur inspiration et des malades qui ont ainsi accès, même de façon momentanée, à d'autres territoires mentaux. De la thérapie ? Non, de l'interconnexion.

Le groupe se dirige vers le jardin, promettant de ne pas ouvrir les yeux. Chacun est guidé par un membre de la troupe de théâtre. Soudain, la voix éraillée d'un homme s'élève de derrière la haie : « Mais que font tous ces gens ? Pourquoi ont-ils effacé leurs yeux de leur figure ? » Un membre de la compagnie s'approche de lui doucement et essaie de lui expliquer, en quoi consiste le « jeu ». Jean-Paul, schizophrène non agressif, accepte plus ou moins l'explication.

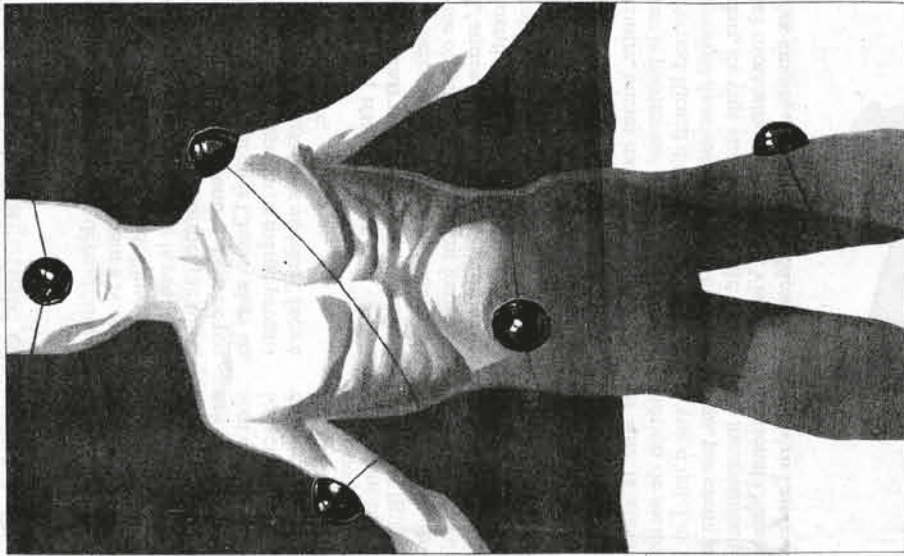
UNE BANDE SONORE PLEINE DE BRUITS ET DE SILENCE

Enveloppés dans des couvertures, un énorme casque sur les oreilles, les participants sont soumis à un véritable déluge de sons. Une bande sonore insolite, sur laquelle ils entendent des oiseaux, des voitures, des gens, le vent, des grincements, des cris. Bref, les bruits de la vie moderne. Et, tout à coup, plus rien. Un silence total, d'où surgissent des sensations inattendues : l'inquiétude, la peur, la solitude, la tristesse, la joie, les rires et le chagrin s'entremêlent. Soudain, au beau milieu de l'expérience, un autre « locataire » de l'hôpital fait irruption sur la scène. « Moi aussi, je veux le faire. » « Mais tu arrives un peu tard », lui répond quelqu'un. « Je sais, désolé, mais moi aussi je veux le faire. » Il n'y a plus de casque pour lui. Il se jette sur le sol et se met à hurler. La colère du jeune homme – il doit avoir au maximum 20 ans – dure dix secondes. Puis il bondit comme un ressort et s'en va vers le pavillon Clément, où il vient d'entendre la musique métallique des Art's Felus, l'une des autres troupes d'artistes en résidence au 3 bis F.

Née de la volonté de rapprocher le monde des « socialement connectés » – ceux qui ont toute leur raison – et celui des « socialement déconnectés » – ceux qui ne l'ont pas –, cette résidence d'artistes, implantée au cœur d'un hôpital psychiatrique, est unique en Europe. Derrière cette initiative, quelques médecins, des artistes et des hommes politiques qui veulent

rayeur de la face du monde les asiles d'aliénés à l'ancienne et l'idée odieuse que certains fous sont incurables. Il n'y a pas d'électrodes, à Montperrin. Mais il y a le bâtiment, le 3 bis F, dont le nom reprend celui de l'un des anciens pavillons qui servaient, à la fin du XIX^e siècle, à isoler les « folles dangereuses » du reste de la société.

Le 3 bis F, doté d'un budget annuel de 540 000 euros, vient de fêter ses vingt-trois années d'intense activité. Chaque année, environ 10 000 visiteurs extérieurs y participent. « Des expériences similaires sont menées ailleurs, mais ce qui nous distingue des autres est que nous avons un siège et une programmation stables », explique la directrice du 3 bis F, Sylvie Gerbault. C'est une femme énergique, au regard scrutateur, qui d'entrée de jeu annonce la couleur : « Notre objectif premier est de changer complètement l'idée que les gens qui ne sont pas confrontés à ce genre de troubles se font des maladies mentales, et de créer un lien entre ces derniers et le monde extérieur. Pour y parvenir, nous avons recours à des gens qui créent, et nous leur demandons de ne pas se contenter, pendant leur séjour au 3 bis F, d'organiser et d'animer des ateliers d'art, d'écriture, de danse, de théâtre ou de cirque, mais de s'impliquer dans un authentique travail de recherche et d'avoir l'esprit aussi ouvert que possible. »



▲ Dessin de Thomas Fuchs paru dans The New York Times Book Review, New York.

Ce qui est facile à dire, mais moins à faire. Avoir l'esprit ouvert et oublier tous ses préjugés lorsqu'on vous propose d'entrer dans le pavillon des psychotiques considérés comme irrécupérables pour leur faire écouter un concert de sifflets ou leur présenter une courte pièce de théâtre n'est pas la mission la plus simple du monde.

Pauline, de la compagnie Ici même, ne s'est pas encore remise du choc ressenti lorsqu'elle a pénétré dans ce monde inconnu. *"C'est une expérience forte, très forte. On se retrouve non pas devant un autre monde, mais devant beaucoup de mondes, tous différents les uns des autres, et parfois on ne sait pas comment réagir : ces gens vous observent, vous touchent, crient, essaient de démonter la sonnette, comme s'ils étaient des enfants... mais la vérité est qu'ils participent, ils s'impliquent. C'est un public fabuleux. Et je crois que ce que nous faisons les aide vraiment."*

CERTAINS PSYCHIATRES CONTESTENT CETTE MÉTHODE

Des médecins sans stéthoscope, des infirmières sans blouse blanche, des patients sans rien à perdre et un public sans complexes assistent ensemble à une infinité de manifestations qui vont de l'exposition de peinture à la pièce de théâtre en passant par des "performances", des spectacles de cirque, les "promenades artistiques" et des conférences de discussion.

"Nous ne nous faisons pas d'illusions, tout ici n'est pas parfait, commentez sur le ton de la confiance Hamid Belgacem, l'un des trois infirmiers psychiatriques que l'hôpital Montperrin "prête" au 3 bis F chaque année. En psychiatrie, il y a beaucoup d'écoles et de façons de travailler, et il y a des médecins qui se prêtent à l'expérience et d'autres non. Certains envoient tout le temps des patients pour qu'ils participent aux ateliers et aux spectacles, et d'autres refusent d'entendre parler de cette méthode parce qu'ils n'y croient pas, ou s'en méfient carrément." Pour Hamid, *"le 3 bis F est une bonne chose pour les responsables de l'hôpital, parce qu'il leur fait une très bonne publicité"*.

On croise dans les cours et les parcs du 3 bis F des peintres et des acteurs, des mimes et des photographes, des jongleurs et des acrobates, mais on ne peut s'empêcher de ressentir également une immense sensation de cassure lorsqu'on voit certaines portes se refermer. A Montperrin, il y a des comiques et des dessinateurs. Mais il y a aussi des gens sous Rohypnol et sous Tranxène. Nous sommes certes dans une résidence d'artistes, mais nous sommes aussi dans un asile psychiatrique. Ici, il ne viendrait à l'idée de personne de dire comme Dalí : *"La seule différence entre moi et un fou, c'est que moi je ne suis pas fou."*

Borja Hermoso

Faire sonner la ville autrement

Le théâtre de rue renoue ces derniers temps avec une reconquête tangible de l'espace public. Soucieux de donner à voir une autre réalité de l'environnement urbain, Lieux Publics accueille à Marseille ces nouveaux acteurs pour des rendez-vous saisonniers. Un laboratoire où s'expérimentent les tendances de la rue de demain.

Sortir du cadre des festivals, s'infiltrer dans le quotidien en se jouant des frontières entre fiction et réalité, susciter un état d'écoute particulier pour faire éclore une parcelle de mémoire collective : les artistes de rue renouent avec les racines du théâtre d'intervention pour s'intégrer toujours davantage dans le territoire urbain. Ritualisés ou improvisés, les rendez-vous se succèdent à Marseille, sous la houlette du Centre National de Création Lieux Publics. Dans la droite ligne des préoccupations de son compositeur de directeur, Pierre Sauvageot, la part belle est faite à l'art sonore dans l'espace public. Outre le dispositif *Sirènes et Midi Net*, qui propose à des artistes de se frotter aux sirènes de la ville pour une création *in situ* fugitive de douze minutes chaque premier mercredi du mois, Lieux Publics entérine son action de commande visant à mettre en relation une œuvre et un contexte : l'an dernier, la rue Saint-Ferréol, longue artère commerciale de 300m nichée au cœur de la ville, a résonné de la vague musicale d'Erick Abecassis lors du concert promenade *Saint-Ferréol Waves*. En mai prochain, ce sera au tour de la clameur de Brigitte Cirila, relayée par 300 choristes, de se répandre le long de l'avenue piétonne durant l'événement *Réclame* : « *Dans la journée, la rue Saint-Ferréol est assaillie par une surabondance de bruits : disques dans les magasins, portables qui sonnent... Tout à coup, à 19 heures, tous les cartons sont mis sur le trottoir et ça devient une rue déserte. L'idée était de la réinvestir avec autre chose que la marchandise pure, de créer un moment d'écoute et de silence. Etant assez étroite, la rue donne une acoustique intéressante pour les voix.* » Portés par les compositions de Jean Tricot et Marianne Sunner, les textes, détournant des slogans publicitaires, seront appelés à interpeller le passant : « *Il s'agit de réutiliser ce que les gens verront dans les vitrines, en même temps qu'ils nous écouteront. Le fait de remettre dans un contexte artistique les formules dont nous abreuvons les publicitaires leur redonne un poids poétique. La longueur de la rue nous a contraints à prendre en compte un certain délai sonore dans le mode d'écriture : nous ne cherchons pas à trouver une précision rythmique, mais davantage des choses harmoniques, qui vont rester de l'ordre du nuage...* »

Redonner du sens aux sons noyés dans un quotidien urbain, c'est aussi le propos du collectif grenoblois Ici-Même. Dans le cadre de la 6^e édition du dispositif *Art, rue et Essai*, la compagnie proposera deux aspects de son travail en avril prochain à Aubagne : un concert de sons de ville et un cinéma radioguidé. Complémentaires, les deux propositions sont destinées à offrir un moment public de partage d'expérience sensorielle : « *Le concert de sons de ville est une marche aveugle dans la ville menée par des guides, mélangeant sons préenregistrés et musique improvisée. Les sons se promènent autour des oreilles de l'écouter, et viennent s'infiltrer dans le contexte sonore du lieu, pour aboutir à une distorsion sonore du réel environnant* », explique la directrice artistique Corinne Pontier. Partant du postulat inverse, le cinéma radioguidé propose une fiction sonore itinérante dans la ville, guidée par une radio distribuée en début de marche¹ : « *C'est une transformation du paysage sonore avec des retours au réel à l'intérieur du parcours. Le médium radio, avec la dimension d'un public convoqué sur place, et dans le même temps des gens qui écoutent la radio chez eux, donne une dimension de contamination de la ville.* »

Contamination, il en est question aussi dans les rassemblements collectifs qui fleurissent sur le pavé : dans la mouvance des *flash mobs* et autres *free bugs*, c'est au tour du *booming* de s'immiscer dans le tissu social français. Attentive aux initiatives spontanées (voir les *flash rues* relayés sur son site), Lieux Publics accueille un master de *booming* proposé par Doumé, qui a importé le concept après avoir découvert l'initiative canadienne via des vidéos sur le Net : « *Le booming, ce sont des actions faites en groupe qui profitent à un individu. A la différence du flash mob, qui propose de faire un geste simultanément, le booming propose de décomposer un geste dans une action donnée, pour qu'il profite à une seule personne. C'est une surprise urbaine ludique que l'on teste depuis quelque temps dans les rues marseillaises ; depuis qu'on met nos films sur Internet, la méthode commence à être imitée.* » Quand les méthodes du marketing viral s'infiltrèrent dans l'espace public...

Julie Bordenave

1. Pièce radiophonique diffusée en direct sur les ondes de Radio Grenouille, www.grenouille888.org

Pourquoi avez-vous créé un collectif ?

○ **CORINNE** : Quand en 2000, on a fait le choix de travailler en priorité dans l'espace public, tous les membres du collectif avaient, je crois, envie d'être aux confins de leur propre pratique. L'architecte ne voulait plus faire de l'architecture comme il l'avait appris et la sociologue avait des choses à dire de sa pratique. Moi, je suis danseuse. J'en avais assez de l'isolement, je m'interrogeais sur mon art. Ce collectif a maintenant plus de 10 ans. Il a connu de nombreuses formes, des glissements, selon les projets. Certains poursuivent d'autres activités hors du Collectif, d'autres non. Certains partent et reviennent. Mais le collectif n'a jamais cessé d'exister.

○ **GILLES** : Faire partie d'un collectif n'a pas forcément été un choix délibéré. Cela correspond surtout à une alternative pour des artistes en marge d'un système institutionnel. Cela n'empêche pas d'y chercher un chemin personnel, mais le fait même de côtoyer d'autres gens fait que l'on ne travaille pas de la même manière, selon l'ego et le genre artistique.

○ **CORINNE** : Déjà au début d'Ici-Même, en travaillant avec des gens qui venaient d'autres disciplines, la confrontation de nos propres matériaux à ceux des autres était immédiate. Les propositions s'inscrivaient soit dans les corps, soit dans les objets, les sons, les images ou les espaces. On faisait en sorte que, de tous ces matériaux, naisse une seule et même partition. Nous improvisons beaucoup, ce qui nous semblait la seule façon de proposer de nouvelles règles du jeu et la signature était déjà collective.

○ **CÉCILE** : Il y a 4 ans, j'ai intégré le groupe, j'y étais à l'aise. J'ai pensé que cela durerait parce que je pouvais composer avec mes autres activités. C'était viable. À Grenoble, ce collectif était très identifié au sein des réseaux alternatifs. Ici-Même, m'a séduite par la simplicité avec laquelle on pouvait s'y inscrire. J'ai su qu'on allait pouvoir mobiliser toutes nos compétences, voire les transformer jusqu'à les oublier ; c'est très libérateur.

Quelle est l'identité d'Ici-Même ?

○ **SAMUEL** : Il y a des terrains d'intervention reconnus comme étant ceux d'Ici-Même. Pour le reste, notre identité est notre point de vue. Le Collectif est réuni autour d'un point de vue commun qui n'est pas celui de chacun, qui n'est pas non plus un compromis, mais plutôt une volonté déterminée de la part de chacun de se mettre dans une position collective. Pour moi, il est

très intéressant de pouvoir développer des problématiques communes à mon travail personnel et à celui que je mène avec Ici-Même. Et en même temps de pouvoir déplacer mon point de vue parce que mon travail personnel en est nourri, même s'il est souvent mis en sommeil. Je dirai que l'identité du Collectif se concrétise après coup dans ce mélange, ce va-et-vient. Personne n'est à une place personnelle, tous acceptent de faire un pas de côté pour être à la place d'Ici-Même.

○ **CÉCILE** : Ici-Même m'a permis d'affirmer des choses personnelles, en tant que sociologue. J'y approfondis des questions, leur donne du poids. Je n'ai jamais senti que la sociologue en moi était compromise dans le travail du collectif. Au contraire, cela permet de réintroduire de l'étrangeté par rapport à ce qu'on fait d'habitude, en dehors du groupe. Mais ça permet aussi que le groupe soit toujours étranger à lui-même.

○ **GILLES** : La question de savoir si notre travail est bien identifiable et si la continuité est là, nous obsède moins que de tenter d'être toujours pertinents dans les formes que l'on propose et de vouloir toujours les négocier collectivement.

○ **CORINNE** : Nous avons accepté pour faire émerger des propositions collectives, un rythme lent. Et c'est dans cette lenteur, quand on l'accepte, que notre identité se révèle, de fait. Mais quand on est contraints par des rythmes rapides, cela perturbe beaucoup ce processus de travail. Travailler lentement est presque une obligation de collectif, mais cela interroge forcément les niveaux d'implication de chacun dans les projets, les attentes sont fortes. Notre identité vaut aussi par la relation que nous avons à une économie qui est précaire, fragile.

○ **SAMUEL** : Il y a plusieurs niveaux d'identité. On n'a pas d'identité fixe ; à la rigueur on est plutôt identifiable ou identifié par certains signes, graphiques ou autres... Quand on travaille sur la conversation par exemple, il y a des objets, des couleurs, une scénographie qui donnent une identité au dispositif et pourtant, au sein de la conversation, les paroles sont multiformes. De la même manière lorsqu'on produit un livre, le graphisme peut nous faire reconnaître comme Ici-Même, alors même que l'ouvrage ouvre de multiples perspectives très différentes selon chacun. Si nos formes sont identifiables, elles amènent aussi, dans la pratique qu'elles proposent, à questionner ou contourner cette affaire d'identité. L'identité est construite pour être dépassée.

Et pourtant qui dit identité, dit reconnaissance. Cela ne vous préoccupe pas, au moins pour obtenir les moyens économiques de travailler ?

○ **GILLES** : Chacun d'entre nous n'en est pas au même point sur la question, nous n'avons pas tous le même âge... Par ailleurs la reconnaissance d'Ici-Même ne s'appuie pas sur les mêmes critères que celle qui pourrait toucher chacun dans sa pratique. Un sociologue, un architecte doivent répondre à d'autres modes de reconnaissance. Parallèlement, quand on a 20 ans, qu'on n'a rien à perdre et qu'on n'a pas d'argent, on se prépare à galérer. La seule chose qu'on ait à affirmer alors est ce que l'on fait. L'identité se construit en affirmant une différence. Plus tard, même si on poursuit ce même trajet, nos interlocuteurs changent de regard, selon qu'on a 20 ans ou 40, ils ne nous considèrent plus de la même manière.

C'est parfois complexe quand on travaille ensemble ou bien lorsqu'on est face à une institution. Dans le meilleur des cas, le collectif tempère les problèmes de reconnaissance de chacun, dans le pire, il génère des frustrations.

○ **CORINNE** : Ici-Même a fonctionné délibérément 6 ans sans demander aucune subvention; il fallait vendre un minimum le spectacle créé pour pouvoir faire le suivant, et être un peu autonome. En ce moment, on fonctionne différemment : on tente de produire des formes plus légères, dans la ville, des choses qui se passent au détour d'une rue, dans les recoins. Pour faire ça, il faut une autre économie "qui s'adapte à ce fonctionnement moins « spectaculaire »"; cela passe par les subventions donc la reconnaissance certaines institutions. Pourtant, cette reconnaissance, comme celle de chacun d'entre-nous, est jouée, mise en jeu, dans chacun de nos projets : dans les formes mêmes que nous produisons, nous la questionnons, nous l'explorons...

L'obligation de se situer soi-même serait un poids, le collectif, une fuite ?

○ **GILLES** : Le collectif est né parce que certains d'entre nous avaient envie de remettre en question la conception même de leur travail. Il ne s'agit pas d'une fuite, mais d'une insatisfaction face à un système qui commence à l'école et qui nous fait croire en ce qu'on a appris. Le Collectif est un espace qui nous permet de penser autrement. Et s'il y a fuite, c'est peut-être dans le fait que nous avançons en son sein, tels des personnages masqués qui peuvent devenir autre chose que ce qu'ils sont. Aujourd'hui, tout un pan de la création artistique tente de se remettre en question. Ce qui se passe dans Ici-Même peut se passer ailleurs. Nous avons envie d'autres pratiques face à l'Institution.

○ **SAMUEL** : Il est vrai que l'identité de chacun est remise en cause dans un collectif, car nous nous y retrouvons nombreux sur un même champ d'action. Mais cette notion d'identité est très changeante selon les années et les projets. Lorsqu'on écrit un livre à plusieurs mains (NDLR : "Les Paysages Etaient Extraordinaires"), il s'agit d'élaborer une parole d'ensemble sur une expérience qui a eu lieu dans un temps donné. Mais en même temps, c'est l'endroit où l'on peut affirmer ce qu'on est, chacun à sa manière.

Peut-on dire que ce qui vous lie serait une manière politique d'envisager vos pratiques ?

○ **FRED** : On voit bien qu'on a du mal à en parler, sans doute, parce que cette dimension politique est diffuse et omniprésente. Il faut dire qu'on est vigilant à ne pas dramatiser les choses, c'est peut-être ça le sens politique de ce qu'on fait. Dans notre dernier livre, on définit la "Loose" (NDLR : de l'anglais to lose : perdre, déchoir). On y dit que la loose se vit seul ou à plusieurs, mais que néanmoins à plusieurs, c'est meilleur. C'est une manière de dire que désespérer, douter, c'est moins grave à plusieurs. Et même, « looser », c'est parfois l'occasion de trouver autre chose, une alternative que l'on avait pas encore imaginée pour résoudre un problème. On est attentifs à ce que tout ne soit pas sérieux et grave. Si Ici-Même servait à promouvoir des carrières, tout deviendrait calculé et dramatique. On préfère, au contraire, essayer simplement d'être toujours dans le vif de l'acte de création, de la co-construction. Et pour ça il faut de la légèreté...

○ **CORINNE** : On l'a tellement intégrée, la dimension politique, dès le départ, et c'est sous-jacent dans tous nos travaux, jusque dans nos modes de vie. Alors on n'a pas besoin d'en parler, de la rappeler sans cesse.

○ **CÉCILE** : Le simple fait d'affirmer qu'une coproduction collective est possible est déjà un acte politique. En accepter les conditions est un engagement.

Si on conçoit l'Ego comme une construction individuelle, êtes-vous encore capable après des années de collectif, de dire qui est qui ?

○ **GILLES** : On est obligé, c'est vrai de se poser cette question, lorsqu'on parle de notre travail, ne serais-ce que pour en vivre. Car, soit le groupe est reconnu comme tel et il assure notre survie, soit, ce n'est pas le cas et il nous faut trouver des moyens de survie à côté. Pour ma part, quand je cherche de l'argent pour vivre, je revendique le travail d'Ici-Même comme étant aussi le mien. Mon implication dans Ici-Même ne se limite pas à un travail de graphiste, mais elle nourrit aussi mon travail de graphiste. Le contenu de ce qui se fabrique dans Ici-même appartient à tous et chacun peut le faire valoir. Je n'oublie pas que je construis mon identité à travers ce travail commun. Cependant je suis conscient que dans mon cas les passerelles sont assez évidentes : un danseur qui par exemple participe avec nous à la création de signe graphique dans la ville, aura plus de difficultés à revendiquer le travail d'Ici-Même dans son propre champ artistique. On est pas tous égaux...on tente à chaque projet de trouver de nouveaux points d'équilibre...

○ **CORINNE** : Pour les artistes qui viennent du spectacle vivant, la pratique acquise au sein d'Ici-Même est très éloignée de nos pratiques d'origine. Il nous faut lutter vraiment pour se maintenir professionnellement à côté du collectif et pourtant c'est nécessaire pour pouvoir continuer à le nourrir.

○ **CÉCILE** : J'ai un ego assez développé (rires...) et travailler avec Ici-Même, au début, me gênait. Je ne me faisais pas confiance et j'avais beaucoup de mal à voir comment mes idées allaient vivre dans le collectif. L'évaluation de son propre travail au sein d'un groupe est très difficile car peu perceptible. Cela peut nous perdre. Et pourtant, à moi, cela a fait beaucoup de bien, car j'ai pu relativiser l'importance que je donnais à mes productions personnelles.

○ **EVE** : J'ai un ego. Je viens dans le groupe avec ce que je suis et ma pratique de plasticienne. Mais dans le collectif, il y a un échange qui permet de répondre ensemble à des problématiques qui deviennent alors communes et je suis alors satisfaite d'avoir trouvé des solutions ! Non, vraiment je ne crois pas me dissoudre dans le collectif. On ne peut pas opposer l'ego et le collectif : le collectif nécessite un ego particulier, un peu ouvert et curieux, un ego qui ne soit pas égocentrique en quelque sorte...

○ **FRED** : Je suis sociologue et je fais une thèse. Mon travail est de comprendre comment les gens se présentent, parlent d'eux, se montrent, se considèrent. De voir comment ils parlent de leur ego ! Le mien, en général, me gonfle. Dans Ici-Même, j'ai la possibilité de le dissoudre, de lui faire perdre de son importance, de le dédramatiser. Je crois que l'ego est la première instance politique de conditionnement et d'autorité. N'est-il pas possible de voir la singularité de quelqu'un autrement qu'à travers sa personne, en se prenant son ego en pleine figure ?

○ **SAMUEL** : On se nourrit de ce qui se passe dans le collectif et le collectif se nourrit de nous. Y oublier son ego, n'est pas forcément difficile, cela peut même être très pratique, parce que quand quelque chose ne marche pas on peut s'en déposséder très facilement. Au lieu de le prendre pour soi, on peut toujours le mettre sur le dos du collectif (rires...).

○ **CORINNE** : C'est vrai que travailler en collectif perturbe nos ego, surtout vis à vis des attentes du milieu de la culture en terme de reconnaissance justement individuelle.

Vous dites ne pas avoir été préparé dans vos formations, à travailler ainsi. Cela vous a manqué ?

○ **SAMUEL** : Je n'étais pas préparé à cela à ma sortie des Beaux-Arts. Et si j'en suis venu à travailler en collectif, c'est par réaction à ce qu'on m'a enseigné, un point de vue sur l'art que j'avais envie de remettre en cause. Ce n'est pas que ça m'ait manqué dans ma formation. Mais après, j'avais besoin de chercher ailleurs.

○ **CORINNE** : Au départ j'étais prof d'éducation physique, option danse. Je ne voulais pas enseigner. Mais j'ai eu la chance d'avoir des enseignants en danse qui n'étaient pas des pédagogues classiques dans leur transmission du savoir de la danse. On a toujours travaillé en groupe sur des improvisations gestuelles. Je n'ai pas voulu être prof pour ne pas abandonner ça.

○ **FRED** : Moi c'est l'inverse. J'ai travaillé avec Ici-Même avant d'enseigner. Cela a beaucoup influencé ma pratique de pédagogue. En cours, j'étais face à 30 personnes qui m'écoutaient et qui ne parlaient pas de leur propre chef. Il fallait les secouer gentiment pour qu'ils s'expriment tout en écoutant les autres. Je n'aurais pas supporté d'enseigner si je n'avais, au sein d'Ici-Même, expérimenté des choses sur la conversation, des expériences de déstabilisation. Je savais qu'il pouvait s'établir un lien qui ne soit pas à sens unique, qui ne relève pas d'un transfert de savoir imposé.

○ **CÉCILE** : A plus forte raison quand on voit comment fonctionne le système universitaire où pour se faire reconnaître c'est la foire d'empoigne ce qui crée des comportements très individualistes. Or dans Ici-Même, j'ai découvert à quel point il était excitant de pouvoir partager, changer de point de vue, ne pas poursuivre une idée à tout prix. Quand j'étais étudiante, je savais déjà que je ne pouvais pas penser toute seule, j'avais envie de m'adosser à d'autres chercheurs, et j'ai pu le faire quand je suis arrivée dans Ici-Même. Cela a validé par exemple la possibilité d'écrire des textes scientifiques à plusieurs mains. Jusque-là pouvoir réfléchir et produire ensemble était de l'ordre de l'utopie, je ne voyais pas exactement comment ça pouvait prendre forme. Ici-Même me semble comme un corps hétérogène mais cohérent que j'emmène avec moi et qui ne me fait renoncer à rien.

○ **FRED** : S'il y a un renoncement c'est un renoncement au standard du carriérisme, et cela nous dégage en même temps de plein d'enjeux encombrants. Du coup, même si c'est assez compliqué et difficile, c'est un renoncement joyeux...

Biographie

Créé en 1993, le collectif Ici-Même (Grenoble) regroupe 3 à 30 personnes selon les projets artistiques. Son travail reflète l'hétérogénéité des pratiques des personnalités qui le composent, de la danse, au travail des corps, le jeu d'acteur, la vidéo, le son, la sociologie, l'architecture ou l'écriture. Depuis

quelques années, le collectif travaille dans l'espace public, interrogeant lors de ses interventions, le mode de diffusion du spectacle vivant, la place de l'acte artistique et la pratique culturelle dans l'actualité. Ils ont créé 13 spectacles et édité deux ouvrages : "Ici-Même à Lisbonne" (1998), un recueil réalisé lors

d'une résidence et "Les paysages étaient extraordinaires" (2004) sur leur démarche lors d'une création entre 2001 et 2003. Le groupe est installé au Brise-glace, espace auto-géré dans une friche industrielle grenobloise. Le lieu est habité par des artistes et permet des résidences ponctuelles.

t...vidit...vite dit...vite



ina
omenade
iraud
rojet



Les interventions d'Ici-Même à Grenoble, censurées par la police

ICI-MÊME, APOLOGIE DE CRIME !

Le groupe Ici-Même (Grenoble) explore depuis plusieurs années les différents usages de l'espace public, à travers des interventions diverses souvent non annoncées telles que danse, diffusions sonores, performances, installations plastiques, détournement de mobilier urbain, affichettes, tracts, débats et discussions informelles dans des lieux publics. Le 22 septembre 2001, à l'occasion de la présentation de saison 2001/2002 du Cargo (à laquelle participe Ici-Même), le groupe a transformé un arrêt de tram en "épicerie bazar". La veille, Ici-Même avait soumis un questionnaire auprès de passants autour d'un marché sur des thèmes liés à l'actualité. Les questions et les réponses ont ensuite été ré-interprétées et restituées sous forme de petits tracts recto-verso distribués de la main à la main au public venu assister à la présentation de saison.

Par exemple : "Combien vaut une idée reçue ?" ; "C'est quoi le temps perdu ? - ça a du sens si on prend le chronomètre, sinon ça n'existe pas", ou encore : "S'il fallait changer quelque chose, ce serait quoi ? - Moi j'ai déjà changé de pays, de langue, tout changé, alors...". Certaines de ces phrases avaient été écrites sur des cartons de couleurs fluos, en forme "d'explosion" utilisés dans les vitrines pour annoncer des promotions et scotchés sur l'arrêt de tram-épicerie. Trois de ces phrases : "Faut exploser toutes les voitures, Marlboro et les usines à Pastis, supprimer toutes les religions et ça ira mieux.", "Je n'ai pas peur des américains." et "On ne le dira jamais assez, Ben Laden est un produit de la CIA" ont motivé une intervention de la police. Un membre du groupe a alors été interpellé pour "apologie de crime" (passible de cinq ans de prison et 300 000 F d'amende). Devant le procureur de la République, en présence d'un médiateur, cette personne a préféré signer un procès-verbal indiquant qu'elle avait pris connaissance des peines encourues en cas de récidive, classant ainsi l'affaire sans suite, plutôt que de s'exposer à d'éventuelles poursuites, qui auraient risqué, dans le contexte actuel, de ne pas tourner à son avantage, selon les dires du médiateur.

Ici-Même s'interroge : "en ces temps vigipiratisés, où l'on fait promptement les amalgames entre insécurité quotidienne et terrorisme international, "antimondialisme" et antidémocratie, ou tout simplement : étranger (pauvre) et ennemi... va-t-on voir la censure s'abattre sur la création artistique spécialement en ce qui concerne l'espace public et bannir tout ce qui y relève de l'ironie, de la polémique, de la provocation, bref, du politiquement incorrect ?"

ICI-MÊME, au Brise glace,
24, rue Ampère, 38000 Grenoble
E-mail : icimeme@free.fr

museeartcontemporainlyon

le Belleville.
l'association

es, artistes,
un travail de
et habitants,

es organisa-
encadré par
le collectif
sion.

aux institu-
on évolution
escompté.
itions artis-
très diffè-
es réunions
visé par l'é-
dirigés par
registrar un
horégraphe
n artistique
e Belleville)
uve d'ordre
vre, le pro-
ctive.

aux soirées
erformeuse
ctacles, ou
une forme

